MÉLAINA.

MÉLAINA,

PAR

J. Béraud.

Paris,
CORBET AINÉ, LIBRAIRE,
quai des Augustins.

—

1838

La Cantine de la rue Verte,

CONTE

EN FORME D'INTRODUCTION.

Il y avait une fois...

(*Contes de ma Mère l'Oie.*)

LA CANTINE DE LA RUE VERTE.

Figurez-vous bien, d'abord, que dans la grande rue Verte, près le faubourg Saint-Honoré, est une grande et vieille caserne qui sert de local à un des régimens de la garnison de Paris.

Elle est pleine de souvenirs, cette maison-là ; car elle a vu se succéder dans son sein

les soldats des différentes phases de nos révolutions; les gardes-françaises, les soldats de la république, ceux de l'empire, les Cosaques nos alliés, la garde royale, et enfin ce corps si compacte de notre jeune et valeureuse armée, la ligne : Austerlitz, Marengo et juillet ont logé là !

A gauche, en entrant par la porte cochère, est une autre petite porte qui mène au logement du concierge. C'est là qu'est placée la cantine de la rue Verte.

Presque tous les soirs, lorsque, fatigués du travail de la journée, nous cherchons un peu de délassement, c'est à cette cantine que nous allons le trouver, au milieu de ces conversations franches et familières que l'on prodigue là plus que partout ailleurs.

Là, se rassemblent des officiers, des sous-officiers, vieux ou jeunes soldats pleins de

souvenirs et de gloire, ou de courage et d'espoir.

Là, le vieux militaire dit ses campagnes, montre avec orgeuil ses états de service, et les jeunes hommes l'écoutent avec intérêt et respect.

Là, les plus jeunes racontent leurs exploits amoureux, et les moustaches grises sourient de souvenir.

Oh! vraiment, cette cantine est un véritable panorama pittoresque et vivant. Que de matériaux à y puiser, que de nobles caractères à y décrire !

Du reste, c'est là que pour la première fois, nous est venue l'idée d'écrire ces contes, qu'aujourd'hui nous offrons au public.

Et voici comment :

Un soir, selon notre habitude, nous étions réunis à la cantine de la rue Verte, assis

autour d'une table ronde, cinq ou six officiers formaient un cercle avec nous. La bière moussait dans nos verres, et nous causions tous gaîment. Bientôt cependant la conversation prit une tournure plus sombre, et nous nous mîmes, je ne sais pourquoi, à pérorer sur la fatalité.

Chacun soutenait sa croyance, les uns étaient pour, les autres contre; celui-ci citait les noms des hommes illustres qui ont cru à la fatalité, un autre rappelait les paroles de Voltaire sur ce système désespérant, disait-il; enfin les avis étaient partagés, lorsqu'un des sous-officiers qui n'avait pas encore pris part à la discussion nous dit :

Messieurs, si vous le voulez, je vais vous citer un exemple de fatalité d'autant plus remarquable, que c'est un enfant, un pauvre et chétif être, qui a été l'acteur et la vic-

time de l'espèce de drame dont je veux vous parler.

Il n'y eut qu'une voix, comme à l'autre chambre, celle du palais Bourbon, veux-je dire :

Ecoutez. — Ecoutez. —

Alors, sans se faire prier davantage, il commença :

Remarquez d'abord que ceci est historique. Dans un petit village de la Touraine vivaient deux époux qui, à mon gré, étaient parfaitement heureux. Ils s'aimaient, jouissaient d'une fortune qui, sans être considérable, suffisait à leurs besoins, et loin des villes fumeuses et bruissantes, passaient en paix les jours sereins que le ciel leur avait destinés.

Ils n'avaient qu'un fils auquel ils avaient donné toute leur affection.

La naissance de ce pauvre enfant avait été, pour ainsi, dire le prélude des maux qu'il devait causer, bien innocemment toutefois. Sa mère ne l'avait mis au monde qu'après les plus affreuses douleurs, dont elle faillit perdre la vie. Aussi, les maux qu'elle avait soufferts dans cette occasion lui avaient rendu son fils encore plus cher; et d'ailleurs c'était son premier-né.

La santé de cet enfant était extrêmement délicate; ses petits membres, souffreteux et amaigris, ne purent faire leur office que fort tard, et à trois ans il commençait à peine à se soutenir.

Sans tous les soins de la sollicitude maternelle, le petit Charles ne serait jamais, je crois, arrivé à cet âge.

Cependant ses facultés intellectuelles se développaient à merveille; à quatre ans, il

lisait presque couramment, et commençait déjà à raisonner avec assez de justesse.

Sa mère qui, sans être bigote, avait des principes religieux, lui avait enseigné de bonne heure à prier le ciel. Je ne me rappelle pas sans attendrissement, surtout lorsque mes idées se reportent sur la fin tragique du petit Charles, le soir où je fus témoin de la prière de ce charmant enfant. Je le vois encore, ses petites mains grèles et délicates posées contre sa poitrine, demandant au ciel de lui conserver ses parens, de le bénir, de le protéger. C'était autre chose qu'une leçon apprise; il y avait dans sa manière de s'exprimer déjà de la conviction.

— Pauvre petit! ses prières n'ont pas été exaucées!

Pour citer un exemple de sa logique, je

vais raconter une réponse qu'il me fit un jour : c'était quelque temps après les événemens de juillet; la haine contre les ministres signataires des ordonnances s'était étendue jusque dans le paisible village qu'habitaient les époux Lesagé. Charles paraissait avoir une bien grande colère, surtout contre M. de Polignac.

On ne s'expliquait guère ce fait qu'en pensant que quelque paysan avait manifesté la sienne en présence de l'enfant.

Un jour, j'étais prêt à partir pour la chasse; mon fusil était sous mon bras, j'allais sortir, lorsque l'enfant court au-devant de moi, m'embrasse et me dit : Ah! Eugène, tu a pris ton fusil, tu vas tuer Polignac, tu feras bien.

— Mais pourquoi lui en veux-tu autant, que t'a-t-il donc fait ?

— Rien à moi; mais à Paris, il a tiré sur le peuple. Je pensai que l'enfant avait entendu et retenu cette phrase : pour m'en assurer, je lui dis :

— Mais sais-tu ce que c'est que le peuple?

Il réfléchit un moment, et puis me répondit :

— Dame, le peuple, c'est le monde, et le monde c'est nous.

Rhéteurs et avocats, auriez-vous mieux raisonné? Oh! il était bien gentil, mon petit Charles !

Quelques mois après ce que je viens de vous citer, la petite vérole se déclara sur cet enfant, quoiqu'il eut été vacciné. Il fallut encore tout le dévouement de sa mère pour le sauver de la mort; mais son visage fut horriblement marqué par les traces des boutons de cette maladie.

Sa pauvre mère était désolée; dès ce moment elle regarda cet enfant comme destiné au malheur, tremblait dès qu'elle le perdait de vue, se rendait malheureuse par sa craintive tendresse. Oh! ses angoisses maternelles étaient bien douloureuses.

Un jour, madame Lesage étant retenue au lit par une assez grave indisposition, consentit, non sans peine, à laisser aller son fils se promener dans le parc de la maison, qui était assez étendu. Il y avait déjà environ une demi-heure que l'enfant se livrait aux jeux de son âge, lorsqu'un orage se forma au-dessus du village; les gouttes de pluie commencèrent à tomber grosses et lourdes.

Trop loin de la maison pour essayer d'y chercher un abri, Charles se réfugia sous un if fort touffu, dont les branches sem-

blaient devoir le protéger. A peine est-il arrivé sous le feuillage, que la foudre éclate sur l'arbre, le brise, et tue le pauvre enfant.

La mère, alarmée par la pluie, craignant pour la santé de son fils, arrivait sur le lieu de la scène; à cet aspect elle s'évanouit......

On éleva, à la place même où l'enfant avait été frappé, un petit mausolée. Ses parens désolés venaient chaque jour y verser des larmes et y déposer des fleurs. Une croix de bois était placée à la tête, et indiquait son nom et la cause de sa fin prématurée.

Quinze jours après sa mort, le tonnerre éclata au même endroit, brisa la croix de bois, et entrant dans la terre, sembla vouloir y aller frapper encore le pauvre petit Charles.

Sa mère est folle maintenant.

Le jeune sous-officier nous avait raconté cette histoire, avec un ton tellement pénétré

de la vérité de sa narration, que la tristesse et la mélancolie dont elle était empreinte nous avaient émus jusqu'au fond du cœur, la bière était intacte dans nos verres, et nous restions en silence, pensant au malheur de cet enfant si jeune et si intéressant, qu'une inconcevable fatalité poursuivait jusque dans le tombeau.

Pour moi, j'étais tellement pénétré de tout cela que je résolus de l'écrire, et cette histoire a servi de base à ces contes frivoles que nous publions aujourd'hui.

Si le lecteur, en les parcourant, éprouve quelque plaisir, nous lui rappellerons que c'est à la cantine de la rue Verte qu'il en est redevable.

J. Béraud.

Le Domino noir.

Il fut trahi....

(Parny.)

Fi! du plaisir qui tue.

(*L'Epicurien.*)

LE DOMINO NOIR.

C'ÉTAIT au mois de février 18...., le carnaval était sur le point de finir, et Eugène Delort n'avait pas encore pris part aux plaisirs de cette époque.

Une mélancolie secrète, un espoir d'amour qu'il croyait déçu, avait ôté de son

esprit toutes les pensées d'amusemens si communs à son âge : Delort avait vingt-deux ans.

Depuis un mois, il avait aperçu au balcon des Bouffes une jeune femme dont les yeux fixés sur les siens semblaient lui parler bien éloquemment. Le cœur d'Eugène s'était laissé aller à l'attrait que lui inspirait cette conversation muette ; à la fin du spectacle, il s'était placé sur le passage de cette femme, et lui avait serré la main : c'était là tout; la foule les avait séparés; et Eugène était parti emportant dans son cœur le souvenir de la jolie tête de jeune fille qu'il venait de rencontrer, et jurant de faire tous ses efforts pour la découvrir.

La nuit fut pour lui sans sommeil; son esprit était tendu vers un seul but, toutes ses pensées s'y reportaient; il voulait connaî-

tre celle qui l'avait charmé, et se lamentait après la longueur de la nuit qui l'empêchait de commencer ses recherches.

Avez-vous jamais passé de ces nuits où, sans dormir tout à fait, on est enveloppé dans une espèce de rêverie fantastique? Le cerveau, dans ces momens-là, reflète, comme une glace un peu terne, les impressions que vous avez reçues dans le cours de la journée. Oh! c'est dans un de ces instans que les contes d'Hoffmann m'ont paru sublimes, car ils disaient tout ce que je voyais alors. Le tableau mouvant que j'avais sous les yeux était indécis, bizarre; je ne comprenais qu'à peine, et pourtant j'éprouvais un plaisir indicible, inconnu;... j'étais heureux enfin

L'esprit d'Eugène, fatigué, se reposait dans ce demi-sommeil que je ne puis pas

préciser; et sans cesse devant ses yeux se présentait l'image de la jeune personne des Bouffes; il la voyait devant lui, mais revêtue des formes bizarres que lui prêtait son imagination.

C'était tantôt un sylphe vaporeux, une ombre fantastique et diaphane, qui, touchant son corps des plis ondoyans de sa robe ou des boucles blondes de ses cheveux, le faisait frissonner de plaisir et de désir.

Tantôt, c'était bien cette bouche qui lui souriait avec tant de charme, ces yeux bleus qui l'avaient regardé avec tant d'amour; mais quand il voulait lui rendre regard pour regard, sourire pour sourire, la forme diminuait, se voilait, et finissait par disparaître.

Enfin, cette femme inconnue pour lui,

qu'il n'avait vu qu'une fois, mais à la lueur des flambeaux, mais au milieu du parfum enivrant de toutes ces toilettes de femme, qui vous disposent à aimer, surtout lorsque les oreilles font arriver à l'ame les sons si gracieux et si purs de la musique italienne; elle était dans son esprit comme une image arrêtée, et que rien ne devait plus arracher.

Aussi, le lendemain, il était amoureux, mais d'un amour délirant qu'il fallait satisfaire ou mourir.

Il commença ses recherches : tous les lieux publics furent interrogés; les bals, les spectacles, les promenades, il visita tout, et ce fut en vain.

Alors, une mélancolie sombre s'empara de lui. Taciturne, il se renferma, oublia ses joyeuses connaissances d'amis, étonnés de ne plus le voir avec eux, délaissa enfin Paris

et ses plaisirs, pour ne plus s'occuper que des yeux bleus qu'il avait perdus et n'espérait plus revoir.

Cependant le carnaval était près de sa fin, lorsque le dimanche gras au matin, un commissionnaire lui apporta une lettre. Cette dernière, de très-petite dimension, était pliée avec une grâce et une élégance qui font reconnaître les missives des dames.

Eugène tressaillit : une pensée d'espoir glissa rapide dans son âme. La lettre était courte, la voici :

« Ce soir, je serai au bal de l'Opéra, seule, domino noir, masque rose, un bouquet de violette au côté droit. Tâche de t'y trouver, et va chez Babin chercher ton costume. Souviens-toi des Bouffes. »

Eugène étouffait; la surprise l'avait telle-

ment saisi, que tous les objets tournaient autour de lui; il doutait que cette lettre fût réelle. Enfin il revint à lui, et docile à ces avis mystérieux, il courut chez le célèbre costumier, et deux heures avant l'ouverture des portes il était devant l'Opéra.

Je n'essaierai pas de vous peindre les ennuis, les tourmens qu'il éprouva pendant cette attente qui lui parut durer des siècles. Enfin le temps s'écoula. Il entra le premier dans la salle du bal : personne n'y était encore, et pourtant ses yeux demandaient à chaque loge celle qu'il venait y chercher.

A mesure que la salle s'emplissait, chaque domino noir le faisait tressaillir, et lorsqu'il remarquait sur eux l'absence des détails indiqués par sa lettre, alors sa mélancolie renaissait avec plus de violence, et l'espoir d'un bonheur prochain, qui était venu lui

sourire un moment, disparaissait de son âme.

Tout entier aux pensées noires que le découragement lui inspirait, Eugène était seul au milieu de cette foule. Persuadé que la lettre qui lui avait été apportée était une cruelle mystification, il allait sortir du bal, lorsque tout à coup il aperçut le domino, le masque, le bouquet, le but de tous ses desirs; et sous le déguisement, il avait déjà reconnu les yeux que ses rêves lui rappelaient sans cesse.

Ses jambes tremblèrent sous lui, il eut des vertiges : l'inconnue passait son bras sous le sien.

— Ah! te voilà! lui dit-elle.

Il n'osait répondre. Ce bras de femme, passé délicatement sous le sien, avait fait tressaillir son être impressionnable; il se croyait

fasciné par l'erreur d'un songe, mais d'un songe de bonheur et d'amour. Il n'osait parler, car il craignait que sa voix ne fît disparaître à tout jamais l'erreur qui l'enivrait, et ne lui laissât à la place que la triste réalité, qui depuis tant de jours le minait sourdement.

— Ah! te voilà! reprit-elle. Et puis dardant sur lui ses regards : Qu'as-tu donc? tu ne me réponds pas. Toi qui m'as tant cherchée, n'es-tu pas content de me voir? moi qui t'aime tant, qui, depuis notre rencontre des Bouffes, ai mené une vie sans plaisir et sans bonheur.

Toutes ces paroles d'amour vibraient douces et harmonieuses au cœur du pauvre Eugène, il fit effort, et dit :

— Ah! que je suis heureux!

— Ecoute, dit le domino noir, je te con-

naís; toutes tes démarches, depuis notre rencontre, je les ai épiées; j'ai compté, pour ainsi dire, toutes les angoisses que tu éprouvas lorsque tu me croyais perdue pour toi : elles avaient un écho dans mon cœur; car je te le repète, je t'aime.

— Ah! que suis heureux murmurait Eugène.

— J'ai confiance en toi; je veux que tu saches qui je suis, et te donner, en échange du tien, tout l'amour dont mon cœur est rempli :... et tu en auras de l'amour. Ecoute, je me nomme Fiorella; et ces mots elle les dit tout bas.

Eugène écoutait de toutes les forces de son âme.

— Et puis, reprit-elle tristement, j'ai un amant, vois-tu; mais je ne l'aime pas; car il n'a pas ta taille svelte et élancée, tes yeux

qui peignent la pureté de ton âme. Je ne l'aime pas : c'est à toi seul que je veux me donner en entier, mais en secret, car si Lioni le savait, il nous tuerait tous deux.

Eugène allait s'écrier, répondre que pour posséder Fiorella il était prêt à affronter tous les périls, à provoquer ce Lioni qu'elle craignait tant, mais la jeune femme mit un doigt sur sa bouche.

— Silence! car il est partout; son œil, que la jalousie rend plus clairvoyant, veille sur mes moindres démarches : peut-être me cherche-t-il maintenant. Vois-tu, demain, trouve-toi chez moi; tu es brave, je le crois; d'ailleurs je serai seule. Elle lui remit son adresse.

Et sa voix était émue, son regard interrogeait celui d'Eugène, qui étincelait de l'espoir d'un bonheur prochain.

— Le veux-tu ?

— Ah! si je le veux !

Et dans ces quelques mots, Fiorella avait compris tout l'amour qu'Eugène avait pour elle. Son bras avait pressé le sien.

Un masque passa près d'eux; il semblait les examiner avec une fixité froide et perçante. C'était un regard de plomb qui pesa lourdement sur le cœur d'Eugène.

Fiorella tressaillit.

Et lorsque le masque fut passé :

— C'est lui, murmura-t-elle tout bas; quand je te dis qu'il est partout; il me cherche, vois-tu. Grand Dieu! s'il nous reconnaissait! Adieu, je te quitte; souviens-toi de nos projets pour demain.

Elle s'éloigna vive et légère.

Eugène suivit long-temps sa taille souple et élégante; mais bientôt il la perdit de vue

au milieu de cette foule agitée en tous sens.

Alors, un vide effrayant se fit dans son âme; il lui semblait que la part principale de lui-même venait de l'abandonner; il regardait cette scène comme une vision.

Mais il respirait encore l'air que cette femme avait respiré; mais il sentait encore à son bras cette pression qui faisait si doucement palpiter son cœur. Non, ce n'était pas une illusion, il n'avait pas rêvé.

Et puis, il voulut chercher le masque dont la présence l'avait désuni de celle qu'il aimait; il désirait sentir encore ce regard froid qui lui avait fait éprouver une si singulière sensation.

Il parcourut tous les groupes; vaine recherche; l'homme masqué était disparu.

Le lendemain, avant l'heure indiquée, Eugène se promenait dans la rue qu'habitait sa belle. Tous les feux du désir l'agitaient; son sang bouillonnait dans ses veines; il attendait l'heure du bonheur et de l'amour. Il était minuit, pas un bruit ne se faisait entendre, pas une ombre ne venait se mêler à la sienne, partout régnait un silence de mort.

Il craignit un moment que cette femme n'eût joué un amour qu'elle n'avait pas pour lui. Oh! si l'attente se fût prolongée encore, il eût cru alors que la rencontre de l'Opéra, que la lettre eussent été une cruelle dérision; la Seine était proche, et...

Enfin, une petite porte cria sur ses gonds. Eugène tressaillit. Une femme venait de l'entr'ouvrir; il reconnu Fiorella.

Elle était vêtue de noir; quelque chose de surnaturel brillait dans ses yeux; on y pouvait lire qu'elle allait accomplir une grande résolution. Ses habits étaient en désordre, et à la clarté de la lune, quelques gouttes liquides y brillaient comme des perles de rosée.

Le jeune homme l'enlaçait dans ses bras.

— Ah! que je t'aime! dit-il.

Un long baiser lui répondit. Fiorella se détache de lui.

— Silence! et sois discret... Suis-moi.

Eugène, dans l'étreinte d'amour qu'il avait donnée à cette femme, avait senti ses mains humides; il avait respiré une odeur

fade et nauséabonde, comme celle du sang, répandue autour de Fiorella, et en la suivant, il réfléchissait à toutes ces choses. Mais le mystère répandu sur ce rendez-vous secret, mais l'air embaumé du soir, qu'il respirait en parcourant les détours du jardin, les eurent bientôt chassés de son esprit. Il ne pensa plus qu'à son amour, qu'à la forme légère et incertaine qui le précédait de quelques pas.

Bientôt après ils étaient entrés dans la maison. Après plusieurs détours, la femme le conduisit dans un élégant boudoir où une collation était préparée.

Eugène attira Fiorella sur un sopha; et là, sans remarquer ses yeux brillans d'un feu surnaturel, ses lèvres crispées, ses narines enflées, peut-être par une autre passion que celle de l'amour, il fut heureux.

Quand il sortit de l'extase de bonheur où cette femme l'avait plongé :

— Que de plaisir tu m'as donné! dit-il.

— Oui, mais je suis Italienne.

— Quel que soit ton pays, tu es à moi maintenant, pour toujours. Que ton Lioni vienne essayer de t'arracher de mes bras.

— Lioni! s'écria-t-elle, et elle réfléchit un instant, et puis un éclat de rire long et prolongé partit de sa poitrine, mais ce rire était sans joie, il faisait mal... Et quand il eut cessé :

— Lioni! ah! je suis Italienne :

Eugène, étonné, la regardait. Déjà elle lui semblait moins belle; ses désirs satisfaits lui permettaient de réfléchir. Sans savoir ce qu'il craignait, il craignait quelque chose, Fiorella s'en aperçut.

— Mais toi, tu es mon amant, le seul, car

je n'aime que toi. Et ses baisers passionnés arrachaient du cœur d'Eugène les craintes qui venaient d'y naître.

Alors elle l'entraîna vers la table, et lui présentant un verre :

— Buvons, dit-elle, à la prospérité de nos amours.

Il but, et l'œil de la jeune femme suivait tous ses mouvemens. Puis elle reprit :

— Eugène, tu es brave, n'est-ce pas ?

— Je le crois, répondit-il.

— Alors, suis-moi.

Le vin qu'il venait de boire avait agité ses sens ; il la suivit. Ils étaient arrivés dans une autre chambre. Une masse informe, recouverte d'un long manteau, gisait à terre.

— Tu es brave, dit Fiorella en lui montrant le manteau.

Eugène fit un signe de tête affirmatif.

Il avait aperçu une large mare de sang caillé étendue dans la chambre.

— Eh bien! ceci est un corps mort; et puis plus bas, c'est celui de Lioni. Je le haïssais.

Les cheveux d'Eugène se dressaient sur sa tête;... il écoutait.

— Elle continua. Tu vas prendre ce corps : la Seine est proche, il faut l'y ensevelir, et tu seras ensuite seul mon amant. Je vais t'aider.

Et ses bras de femme soulevèrent le cadavre.

Eugène, obéissant à une volonté plus forte que la sienne, car il n'en avait plus, le mit sur ses épaules, et suivit machinalement sa conductrice. Et pourtant un nuage était sur ses yeux, un feu ardent brûlait sa poitrine.

Fiorella l'entraînait toujours.

La petite porte s'était ouverte; il était dehors, et marchait vers le fleuve.

Il en était tout proche. Déjà il en distinguait les eaux, éclairées par les rayons mouvans de la lune, lorsque tout à coup ses jambes se dérobèrent sous lui; il poussa un long gémissement, et tomba sous son fardeau. Eugène était mort empoisonné.

Fiorella, qui le suivait, s'approcha des deux cadavres, et les touchant du pied :

— Ah! je suis libre enfin ! s'écria-t-elle.

Elle crut entendre des pas, déjà elle était disparue.

Le lendemain, la Morgue avait reçu deux nouveaux corps, c'étaient ceux d'Eugène et de Lioni.

Le Duel.

Infaudum!.........

VIRGILE, *Enéide.*

Du sang! qu'en veux-tu faire, bête féroce?

ROUSSEAU.

LE DUEL.

Monsieur Jules, voici une lettre pour vous : c'est de Paris, ben sûr.

Ainsi s'adressait au premier clerc de l'étude d'un notaire de Senlis, la grosse paysanne, aux formes grasses et rebondies, qui faisait les fonctions de servante.

Jules Valcourt était un jeune homme

qui, après avoir fait à Paris de très-brillantes études, était venu remplir les fonctions de principal clerc dans une étude de notaire à Senlis.

Ses parens, qui l'aimaient, avaient avec lui une correspondance très-suivie, et lui avaient annoncé le prochain mariage de sa sœur Pauline; depuis long-temps ils le pressaient de venir les visiter à Paris pour y faire connaissance avec son futur beau-frère. Mais jusqu'alors ses occupations ne lui avaient pas permis d'exécuter ce projet, quoiqu'il eût le plus grand désir de se lier avec ce jeune homme, que ses parens lui peignaient sous la couleur la plus avantageuse.

Aussitôt après que la bonne fut partie, Jules rompit le cachet de la lettre que cette fille venait de lui remettre, et prit connaissance du contenu.

Son père lui mandait que le mariage de sa sœur était définitivement arrêté pour la fin de la semaine, et qu'on l'attendait sous peu de jours pour y assister.

Dans une semblable occasion, Jules ne pouvait se dispenser de faire le voyage de Paris; en conséquence, il fit ses préparatifs, et, décidé à donner à ses parens toute sa semaine, il partit le lendemain.

La journée était déjà terminée lorsqu'il arriva à Paris; et plusieurs commissions pressées l'ayant encore retardé, il prit la résolution, avant de rentrer chez ses parens, de passer la soirée au spectacle, et de leur causer ainsi plus de surprise en arrivant au moment où ils l'attendraient le moins.

Dans cette idée, il fut prendre un de ses amis qui faisait aussi ses études pour le notariat, et bras dessus, bras dessous, ils s'a-

cheminèrent vers le théâtre de l'Ambigu, pour y voir le mélodrame nouveau.

La foule était grande à la porte; car la pièce faisait fureur.

C'était aussi un ouvrage bien remarquable dans lequel se trouvaient réunis un enlèvement, trois adultères, cinq ou six coups de poignard, et, au dernier tableau, on apercevait la guillotine. Tout cela vous prouvait de la façon du monde la plus touchante et la plus claire, que tôt ou tard la vertu trouve toujours sa récompense.

Aussi, je vous le répète, cela faisait fureur; et le bon public de l'Ambigu-Comique, qui attendait l'ouverture du théâtre, faisait retentir l'air de ses cris, et tâchait, par ses exclamations, de passer plus agréablement le temps qui lui restait encore à parcourir.

Jules et son ami se placèrent à la suite

de la queue, qui se prolongeait déjà fort loin.

Et elle était d'un aspect fort original, cette foule, agitée par le désir et l'impatience.

— Taisez vos gueules, filoux!

— Ohé, Titi!

— A la queue! canaille, à la queue!

Telles étaient à peu près les paroles qui se croisaient dans les airs, et venaient très-peu agréablement, je vous assure, frapper le tympan des auditeurs. Nos deux amis étaient là déjà depuis près d'une heure, et commençaient à s'impatienter, lorsqu'un jeune homme dont la mise annonçait le bon ton, passa auprès d'eux en longeant la barrière de bois qui enferme le public faisant queue. Son regard plongeait dans la foule;

il y semblait chercher un lieu où il put se placer.

—Qui veut acheter une place? voulez-vous une place? lui cria une femme disposée à faire commerce de la sienne.

Et le jeune homme acheta celle qu'on lui proposait.

Pour y arriver, il lui fallait escalader la barrière, ce qui était loin d'être facile. La partie du public placée derrière, hurlait : A la queue! à la queue! Mais sans faire attention à ces énergiques réclamations, l'intru se mit à la place que cette femme lui avait vendue.

—A la queue! à la queue! criait-on encore.

Alors il se retourna, et fixa sur Jules, dont il crut avoir entendu la voix, un regard fier et profond. Leurs yeux se rencontrè–

rent, et ils y lurent un sentiment de colère et de haine.

Mais un mouvement qui eut lieu dans la foule les força à se contraindre ; les portes étaient ouvertes, et au bureau des billets ils étaient séparés.

Les deux clercs de notaire se placèrent aux stalles, ne pensant déjà plus à l'inconnu.

Par hasard, Jules se retourne, et derrière lui il rencontre encore le regard haineux du jeune homme qui semblait le défier, ce que voyant, il se leva : tous les feux de la colère faisaient bouillir son sang.

— Quel droit avez-vous de me regarder ainsi, monsieur?

L'autre ne répondait point, et son œil ne se baissait pas.

— Dois-je prendre cela pour une insulte?

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Insolent!

— Alors un soufflet vint résonner sur la joue de Jules, immobile de colère et d'indignation. Sa figure était pourpre, ses veines bleues et gonflées.

— Monsieur, vous savez la réparation qu'exige l'insulte que vous venez de me faire.

Et ses dents étaient serrées, ses lèvres tremblaient.

— Voici mon adresse, monsieur; demain à sept heures du matin, je serai à la porte Maillot; comme insulté, vous avez le choix des armes.

— J'y serai.

La toile se levait, et la dispute en resta là. Pendant toute la durée du spectacle, le re-

gard haineux de l'inconnu fut toujours fixé sur Jules, et en se retirant :

— Soyez exact, monsieur.

Se dirent-ils mutuellement.

Dans une telle position, Jules résolut de ne pas rentrer chez son père et d'attendre l'issue du duel du lendemain. Il alla coucher chez l'ami qui l'accompagnait, et qui devait lui servir de témoin.

Oh! c'est une nuit bien triste que celle qui précède un duel à mort; car c'était là ce qu'il fallait pour réparer l'affront qui avait été fait. Penser que la mort est si proche, que, quelques heures encore, et peut-être on n'existera plus, parce qu'un querelleur vous a gratuitement insulté : c'est terrible au moins!

Et ce pauvre Jules, qui était venu pour assister aux noces de sa sœur! qui peut-être

allait préparer ses funérailles!... et son père et sa mère qu'il voudrait tant embrasser! et qui peut-être ne le verront plus!... Oh! c'était triste, triste.

Il fit tous ses préparatifs pour le cas où il lui arriverait malheur: une lettre d'adieux à son père, ses dispositions testamentaires, et attendit le jour en se promenant à grands pas.

A sept heures, Jules, accompagné de deux témoins, rencontra à la porte Maillot l'individu qui l'avait provoqué. Ils se saluèrent froidement, et ils partirent en silence pour chercher, dans le bois, un endroit propre à l'exécution de leur dessein.

— Mais, messieurs, dit un des témoins, n'y aurait-il pas quelque moyen?...

— Aucun, dit l'inconnu, car il me fau-

drait faire des excuses à monsieur, et je ne le veux pas.

Les témoins se turent alors, car il y avait une si effrayante énergie, tant de sang-froid et de haine dans ces paroles, qu'ils virent qu'il n'y avait plus à reculer.

Le terrain était choisi, et à un signal donné, ils s'avancèrent l'un sur l'autre, le pistolet au poing. Tirera le premier qui voudra, et si celui-là manque son coup, sa vie est à la merci de son adversaire.

Ils marchaient donc tous deux, pâles et tremblans de colère et non pas de crainte, lentement, les yeux fixés et ardens, avides chacun de la vie de l'autre...

Il y avait encore entre eux une distance d'environ quinze pas. Jules, impatient de connaître son sort, pressa la détente du pistolet. La balle, en sifflant, traversa le chapeau

et toucha les cheveux de son adversaire.

Alors quelque chose ressemblant à un sourire vint rider les joues pâles et livides de l'inconnu. Jules s'était arrêté ; l'autre s'avança toujours du même pas jusqu'au moment où le canon du pistolet vint toucher la poitrine de son antagoniste. Le froid du fer fit frissonner le pauvre jeune homme.

— Ah! tu trembles, dit l'autre, et puis il le considéra un moment avec une sorte de pitié. Pauvre enfant! si jeune encore et mourir, lorsqu'une maîtresse attend tes baisers, lorsque ta mère te voudrait presser dans ses bras!

L'infâme, il examinait avec une cruauté horrible la plaie morale qu'il faisait au cœur de ce jeune homme.

Alors son front se plissa, une soudaine résolution le saisit, et mettant la main sur le

sein palpitant de Jules, il y plaça le bout du pistolet: le coup partit, ct une exclamation étouffée par la mort sortit de la poitrine du pauvre jeune homme.

Un moment après il n'existait plus.

Cette épouvantable scène avait glacé de stupeur les témoins des deux combattans. Enchaînés par une force qu'ils ne pouvaient vraincre, par le hideux drame qui se jouait devant eux, ils n'avaient pu s'opposer à cet assasinat; car c'était un assassinat, n'est-ce pas? et ils avaient été pour ainsi dire spectateurs inanimés.

Mais l'autre, qui avait toujours les yeux fixés sur sa victime encore palpitante, se tourna vers ces hommes, et avec un infernal sonrire.

— J'ai bicn fait, car je le haïssais trop.

Mais l'ami de Jules était revenu à lui, et

saisissant un pistolet chargé qui était à terre, il s'écria :

— Non! lâche, ton crime ne restera pas impuni. Et, à bout portant, il étendit le vainqueur à ses pieds.

Il fallait transporter ces deux cadavres. On procéda à la visite de leurs papiers : par une inconcevable fatalité, l'inconnu était le jeune homme qui devait, avant la fin de la semaine, devenir le beau-frère de Jules, et un fiacre traînait vers la maison de M. Valcour le corps de son fils et de celui qu'il regardait déjà comme son gendre.

Ce fut un beau spectacle, n'est-ce pas?

Laurent.

La prostitution .... est infâme.

(Saint-Evremont.)

DESDEMONA.

Vous parlez de tuer?

OTHELLO.

Oui, j'en parle.

DESDEMONA.

Que le ciel ait donc pitié de moi.

OTHELLO.

Pitié!... Oh! non, pas de pitié pour toi!

(Shakespeare, *Othello.*)

LAURENT.

Par une de ces froides nuits d'hiver, alors que la gelée vient durcir la terre et solidifier la surface des eaux, que les vitres sont couvertes de dessins fantastiques et brillans, tracés par les mains de la nature, et qu'enfin riches ou pauvres, nobles ou vilains, chacun

vient chercher autour du foyer une chaleur douce et vivifiante, quatre ou cinq sous-officiers d'un régiment de la garde, en garnison à Paris, formaient le cercle autour d'une table ronde. Là, vis-à-vis d'un bol de punch qui flambait bleu et jaune, ils bravaient les rigueurs de la saison et causaient gaîment.

Les vapeurs de l'eau-de-vie brûlée commençaient déjà à leur monter au cerveau, et leurs propos libres s'animaient de plus en plus.

C'était Laurent, sergent de voltigeurs, qui régalait ses camarades : on venait de lui rendre une somme assez considérable, et que, dans des temps plus heureux, il avait prêtée à un ami. Fidèle à la coutume qu'ont les militaires, Laurent avait voulu que ses plus intimes camarades s'aperçussent de ce retour de fortune.

C'est pour cela que le punch flambait en grésillonant, et que les sous-officiers riaient, buvaient et trinquaient à la santé de leur amphytrion.

Aussi, en vérité c'était un bien brave garçon que ce Laurent, aimé de ses chefs, de ses égaux et de ses subalternes.

Franc comme son épée, son cœur était d'une pureté sans égale, personne n'eut osé lui manquer de respect, car on savait si jamais Laurent avait supporté une injure; et dans le régiment on le citait généralement comme le modèle des sous-officiers du corps. On s'attendait à la prochaine promotion, à le voir avancer en grade, et personne ne l'aurait vu sans plaisir, car il le méritait à juste titre, ce brave jeune homme.

Comme je vous le disais tout à l'heure, la conversation s'animait, et il aurait été diffi-

cile a un spectateur de sang-froid de comprendre quelque chose au milieu de ces cris confus, de ces rires bruyans et du choc des verres, aussitôt pleins que vides, et vides que pleins.

Laurent saisit pourtant un intervalle de silence forcé, car chacun buvait, et s'écria :

Il me semble, ami, que nous commençons a avoir assez bu. Si nous continuons encore long-temps sur le même ton, nous serons tous raides comme des capucins. Pour moi, je crois que j'en ai assez, car les verres dansent autour de moi, et les murailles me paraissent de la couleur du punch.

Qu'allons nous faire pour terminer la nuit; car il faut profiter de notre permission?

— Chantons, dit Desmares, l'un des sous-officiers, chantons quelque joyeuse chanson;

que l'un de nous commence, et nous répéterons ensemble le refrain.

— Chantons!... — Chantons!

Desmares se leva, et d'une voix avinée il commença:

Je suis fils de Bacchus,
Vénus était ma mère;
Ne vous étonnez plus
Si je sais boire et faire
L'amour!
L'amour! l'amour!
La nuit comme le jour.

Et le cœur d'une voix de tonnerre répéta:

L'amour! l'amour!
La nuit comme le jour.

Tous les couplets furent chantés, et alors Laurent échauffé par le vin et frappé du mot

amour répété tant de fois dans cette chanson, s'écria :

Oui, l'amour, mes amis, voilà une de ces passions pour lesquelles je suis fait. L'honneur et l'amour, voilà les seuls mots qui puissent faire palpiter mon cœur.

J'ai eu d'autres passions; car j'avais un père et une mère que j'honorais, que j'aimais avec une tendresse inexprimable; j'aurais voulu entourer leurs cheveux blancs des soins si doux de l'amour filial, fermer leurs paupières et venir pleurer sur leur tombe; je ne l'ai pas fait. Ils sont morts sans que j'aie pu les embrasser pour la dernière fois... que la terre leur soit légère!

Et chacun se taisait, car les paroles de tristesse jetées par Laurent au milieu de cette joyeuse orgie, les avaient émus comme lui.

Au diable tes réflexions noires! tu vas

nous ôter toutes nos joyeuses idées... Buvons.

Mais dans l'esprit de Laurent, les idées restaient les mêmes; elles étaient fixées sur sa famille, sur les amis de sa jeunesse : il reprit.

— J'avais une sœur aussi; elle était jeune quand je la quittai, et promettait d'être un jour bien jolie. Depuis trois ans je n'en reçois plus de nouvelles; toutes mes lettres restent sans réponse. Elle est morte peut-être aussi, et je serais alors le seul de la famille qui existerait encore.... et il soupira péniblement.

— Ah! bah! tu nous ennuies, buvons! au diable la tristesse, et vive la gaîté. Et toute la societé se mit à hurler en chœur le refrain chanté tout à l'heure par Desmares.

— Ma foi, dit ce dernier, si vous êtes de

mon avis, nous terminerons notre nuit d'une manière digne de celle dont nous l'avons commencée. La chanson m'a mis en train, et je me sens très disposé à fêter l'amour après avoir rendu hommage à Bacchus.

— C'est bien pensé; mais où trouver des tourterelles!

— Bien difficile, ma foi! Je me charge de vous conduire tous dans une maison très-connue, où nous trouverons de tendres cœurs très-disposés à répondre aux nôtres : sauf rétribution,

— Adopté! dirent les autres.

Laurent voulait refuser, car il détestait ces maisons de prostitution où vivent des monstres aux formes de femme, qui en échange des hideux plaisirs qu'elles procurent, enlèvent la bourse et la santé de ceux qui les fréquentent. Son cœur s'était toujours sou-

levé à la vue de ces femmes qui ne vous donnent que la lie fangeuse de la coupe du plaisir; cependant, il était à moitié ivre, il se laissa conduire.

La maison vers laquelle Desmares les guidait était située dans une de ces rues étroites qui avoisinent le Palais-Royal, plus sales encore par ceux qui les habitent, que par la boue qui les couvre. Les cinq sous-officiers y entrèrent, et là chacun selon son gout, et pour son argent, s'empara de celle dont il devait, pour cette nuit, partager la couche.

Laurent avait fixé son choix sur une fille qui paraissait moins éhontée que les autres. Sa mise était plus décente, et quelque chose de mélancolique empreignait ses traits; elle semblait faire le honteux trafic de ses charmes plutôt par nécessité que par goût. Tout

cela était peut-être calculé, car on imite tout maintenant. Mais enfin elle plut davantage que les autres au jeune sous-officier, et en chancelant il disparut avec elle.

Passons sous silence les orgies de cette nuit, où la débauche hideuse et nue se vautra dans la fange de ce cloaque impur, et arrivons au lendemain.

Le soleil d'hiver commençait à se glisser, pâle et sans chaleur, au travers des rideaux souillés de cette maison de prostitution. Lorsque Laurent se réveilla : les fréquentes libations de la veille; et les excès de la nuit avaient alourdi ses sens ; il fut un instant à se rappeler où il était, ce qui lui était arrivé, et comment cette femme était couchée dans ses bras. Et puis tout à coup la mémoire lui revint, et il fut mécontent de lui-même. Il s'apprêtait à sortir de ce lit

qui le dégoûtait lorsque la femme se réveilla.

— Où vas-tu ?

— Je sors d'ici, où je ne suis déjà resté que trop long-temps. Et sa voix était brève.

La fille publique soupira.

— Tu me méprises bien, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-il, je te méprise, tu devais bien t'y attendre.

— Je m'y attendais aussi.

Elle soupira de nouveau. Une larme roulait sous sa paupière. Et elle était belle ainsi, cette femme à demi nue, délicate et fraîche encore. Ses cheveux, échappés du madras qui les retenait, se roulaient en arceaux flexibles autour de son cou, dont ils faisaient ressortir la blancheur. Oh ! vraiment, elle était belle ainsi.

Laurent la regardait, et la pitié se glissait dans son âme.

— Comment, lui dit-il, as-tu pu embrasser un état aussi méprisable? Tu étais, je crois, faite pour tout autre chose. N'as-tu donc pas de parens, pas d'amis qui eussent pu te guider?

— Ah! tu ne sais pas, toi, ce que c'est que le besoin, la misère, la faim qui vous déchirent les entrailles, et qu'il faut satisfaire à tout prix. J'avais faim, j'ai fait un pas dans la route de l'infamie, et maintenant je n'en puis plus sortir, car mon nom est écrit, vois-tu?

Et elle se tordait la tête dans ses mains.

— Mais tes parens?

— Je n'en ai plus; trompée par un homme que j'aimais, j'ai tout quitté pour le suivre;

mais, à Paris, il m'a abandonnée, le làche, et j'avais faim.....

— Tu te nommes ?

— Tiens, je vais tout te dire : je me nomme Julie; je suis née à Amiens.

— A Amiens ! s'écria le sous-officier, et une crainte incisive, mordante traversa son âme. Et puis il lui dit en tremblant :

— Mais ton père... comment se nommait-il?

— Laurent.

Un éclat de voix impossible à décrire sortit de la poitrine du jeune homme ; les vitres résonnèrent; il resta un instant comme pétrifié, et s'élançant ensuite sur cette femme, et la saisissant au bras, avec une force à lui faire craquer les os :

— Regarde-moi; ne me reconnais-tu pas?

Elle fixait sur lui un œil hagard et incertain.

— N'avais-tu pas un frère ? c'est moi !

Et par une violente secousse, il la tira hors du lit, et la jeta par terre à ses pieds.

— Ah ! tu es ma sœur ! Et il passait sa main sur ses yeux, comme pour se réveiller.

— Tu es ma sœur, toi, prostituée! Ah! tu as déshonoré mon nom, semé dans ma famille la honte et l'infamie! tu vas recueillir ce que tu as semé.

Julie, la face jetée contre terre, répétait sourdement : j'avais faim ! j'avais faim !

— Eh ! que ne mourais-tu ! tu m'aurais épargné un crime, car tu vas mourir maintenant.

Alors il tira son épée hors du fourreau.

—Oh ! grâce ! grâce ! ne me tue pas ! Elle voulait crier, et sa langue était collée à son

palais ; elle voulait fuir, et ses jambes restaient immobiles ; et fixant sur son frère des yeux supplians :

— Ne me tue pas ; je redeviendrai honnête, je te le promets!

— Non, c'est impossible ; fais une prière au ciel, car tu vas mourir.

— Laisse-moi vivre encore, jusqu'à demain seulement, j'aurai le temps de me repentir! Et elle embrassait ses genoux.

Mais Laurent, la saisissant par la tête, plongea sa lame en entier dans le corps de Julie ; et en râlant, elle répétait encore: J'avais faim... j'avais... faim.....

Lucie.

L'ÉTERNEL.

Qu'as-tu fais de ton frère?

CAÏN.

Est-ce que je suis le gardien de mon frère, moi.

(*Genèse.*)

C'est moi qui, cette nuit, l'ai tué de ma main.

(*Macbeth.*)

LUCIE.

Elle était bien jolie, Lucie ! et pourtant la main de fer du chagrin s'était appesantie sur elle, les passions avaient brûlé son âme sensible ; et malgré tout cela, je le répète, elle était encore bien jolie !

Or, voici son histoire : M. le comte d'Ey-

lan allait émigrer à l'époque de la révolution de 89; il était sur le point de partir pour l'étranger, ne pouvant se décider à voir la ruine d'une puissance que ses ancêtres lui avaient appris à respecter à l'égal de celle de Dieu, je veux parler de la puissance du roi.

Le marquis d'Eylan était un de ces hommes comme il en existe encore, qui ne nous regardent, nous peuple, que comme des êtres passifs, et qui ne doivent recevoir leur impulsion que de ceux que le ciel a faits pour nous gouverner, les nobles. C'était un de ces hommes qu'un siècle de révolution n'a pas corrigé, et qui, sous le couteau de la guillotine, renieraient encore la puissance populaire, si puissance populaire il y avait, hélas !

M. d'Eylan allait donc émigrer; mais, pressé par les circonstances, il avait été

forcé de laisser entre les mains d'une femme fort ignorée, car c'était une honnête femme dans toute l'acception du terme, sa fille Lucie.

Elle avait alors trois ans, la petite fille, et promettait déjà tout ce que sa beauté a tenu par la suite.

M. d'Eylan était heureusement possesseur, à cette époque, d'une assez forte somme d'argent provenant d'un domaine qu'il avait vendu il y avait déjà quelque temps. Il fit le partage de cette somme, donna cent mille francs à madame Barroyer, c'était le nom de la personne qui se chargeait de l'enfant, et partit après avoir donné à cette dernière sa bénédiction paternelle, sanctifiée encore par ses larmes.

Depuis, M. d'Eylan, dans son exil, eut un fils.

La brave dame, qui devait servir de mère à Lucie, employa la plus grande partie de la somme qui lui avait été confiée à acheter les biens de M. d'Eylan, vendus par la nation. La petite Lucie devait, par ce moyen, retrouver les richesses que la convulsion populaire lui avait fait perdre.

Jalouse de reconnaître la confiance du marquis, en cultivant les talens de Lucie, madame Barroyer n'épargna rien pour le faire ; et d'ailleurs l'esprit naturel de cette jeune fille lui rendait la tâche très-facile ; et quinze ans après le départ de son père, Lucie d'Eylan était la plus ravissante enfant qu'il fût possible de voir.

Jamais tête de madone n'eut plus d'expression virginale et de grâce ; sa taille svelte et déliée, ses mains fines et délicates, tout cela formait le plus charmant ensem-

ble. Et notez ensuite que les soins de madame Barroyer avaient embelli l'esprit de Lucie de tous ces charmans riens, de ces connaissances si superficielles et si brillantes, qui font admirer dans le monde les femmes qui les possèdent.

Cependant, en France, les événemens avaient marché à grands pas, et au peuple-roi avait succédé le soldat-roi. Le sabre dominait alors, et c'était aussi une puissance celle-là.

Le marquis d'Eylan, tout entier aux manœuvres des émigrés, qui unissaient leurs forces pour renverser le colosse contre lequel ils se heurtaient en vain, paraissait avoir oublié sa fille. Depuis son départ, aucune nouvelle de lui n'était arrivée à Paris, et c'était seulement par les journaux étrangers que l'on savait qu'il existait encore.

Lucie, dont l'enfance avait été constamment frappée des hauts faits de notre révolution, loin de partager envers cette dernière les opinions de son père, s'était enthousiasmée de notre gloire : et lorsqu'on citait devant elle un homme, un soldat qui s'était distingué par de ces belles actions si communes à cette époque, le cœur de Lucie tressaillait.

Et pourtant elle savait que son père faisait partie des émigrés, que chaque jour ces hommes, dont elle admirait le caractère, étaient prêts à se battre contre celui dont elle tenait le jour : eh bien! elle ne les en aimait pas moins.

Pour cela, n'allez pas la maudire, ma jolie Lucie, n'allez pas l'accuser d'ingratitude envers son père; car ce père, elle ne l'avait jamais connu. Madame Barroyer n'avait

que rarement prononcé son nom devant elle, car elle était jalouse de l'amitié de Lucie, et la voulait presque pour elle seule, l'égoïste qu'elle était.

Cependant elle fut attaquée d'une maladie grave, cette bonne dame, et l'âge et les souffrances eurent bientôt terminé sa vie. Lucie la pleura long-temps, car elle la regardait comme sa véritable mère. C'était à elle qu'elle devait l'augmentation de sa fortune et toutes les qualités dont elle était douée et qui la faisaient remarquer.

Cependant la douleur s'use, et si la jeune fille cessa de pleurer sa seconde mère, elle conserva toujours son souvenir gravé dans son cœur.

Abandonnée à elle-même, possédant une fortune qui, sans être trop considérable, suffisait largement à tous les besoins d'une

femme à la mode, Lucie reçut bientôt les hommages d'une foule de célébrités de l'empire qui aspiraient à sa main. Mais, son esprit sûr la guida dans le choix qu'elle devait faire, et elle sut distinguer de ceux qui voulaient spéculer sur sa fortune et sa beauté, un homme qui l'aimait véritablement, sans jamais le lui avoir avoué.

Il se nommait Hervas, et avait su à vingt-quatre ans, par ses talens et sa bravoure, mériter un emploi important dans l'armée; il était chef de bataillon dans la jeune garde.

Lucie l'aima d'une passion vraie et profondément sentie; ils se l'avouèrent, ils furent heureux.

Sans cesse ensemble tête à tête, poussés par l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, Lucie se donna à son amant sans réserve,

sans en calculer les suites. Femmes qui comprenez l'amour, vous ne la blâmerez pas, n'est-ce pas? car cette union de leurs âmes était indispensable : ils s'aimaient, vous dis-je, avec passion.

Cependant l'empire, cet immense géant, marchait vers sa perte; le moment approchait où il devait tomber sous les coups des pygmées jaloux de son élevation. L'étranger s'avançait à grands pas : toujours vaincus et toujours renaissans, les ennemis étaient au cœur de la France ; ils allaient assiéger Paris. Oh ! si alors chacun eût fait son devoir, si la trahison, lâche et voilée, ne se fût glissée dans les rangs de nos braves, nous n'aurions pas à pleurer aujourd'hui sur une défaite !

Hervas était désigné pour commander une partie des soldats qui devaient, sous les

murs de Paris, résister au choc des puissances coalisées.

Va, lui dit Lucie, va, mon ami, défendre celui de qui tu tiens ta fortune et ton rang. Si tu reviens du combat, mon amour te consolera de ta défaite, ou te récompensera de ta victoire; si tu meures, je te suivrai, et je tâcherai de te venger. Va.

Et leurs baisers se confondirent.

Hervas courut à son poste, car l'ennemi était proche; il partit admirant encore davantage l'amour immense de cette femme, et ce courage qui lui faisait placer l'honneur de son amant avant son amour.

Le canon grondait avec force, le sang coulait, et déjà la trahison agissait. Bientôt après, Paris était livré aux ennemis armés qui devaient dépouiller nos musées de leurs

richesses, et nos arcs de triomphe de leurs reliques de gloire.

Tout le temps que dura la bataille, Lucie, à genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, priait; elle demandait à Dieu victoire pour la France, et pour elle la vie de son amant.

Pauvre Lucie! tes vœux n'ont point été exaucés, car nos soldats rentrèrent prisonniers dans nos murs, et Hervas n'était pas parmi eux.

En proie au plus violent désespoir, Lucie, le soir de ce jour funeste, quitta sa maison, et courut sur le champ de bataille. Cette femme si jeune et si frêle, mais forte de son amour et de son énergie, marchait seule, la nuit, au milieu des cadavres, cherchant un homme qui n'existait plus.

Après plusieurs heures de recherches, elle

trouva enfin le corps de son amant. Il était mort en brave, sa vie s'était échappée par une large blessure qu'il avait reçue à la poitrine.

Lucie ne pleurait pas; le feu ardent de la douleur avait séché ses larmes. Elle se baissa lentement, et donna un long baiser d'amour à ce froid cadavre; et puis, le regardant avec âme, lui parlant comme s'il eût pu lui répondre :

— Ils t'ont assassiné, mais je te vengerai... oui, je te vengerai, car je suis forte ; et d'ailleurs je veux mourir.

Et se jetant sur ce corps souillé de sang et de poussière, elle colla sa bouche à la sienne et le tint long-temps étroitement embrassé. Quand elle se releva par un mouvement brusque et saccadé, elle était folle, Lucie, de douleur et d'amour.

Alors elle prit un sabre qui était à terre, et avec une ardeur extraordinaire, elle creusa une tombe à Hervas, et ses bras de femme traînèrent dans la fosse celui qu'ils avaient tant de fois serré avec amour. Elle le recouvrit de terre... Sa tâche pieuse était accomplie.

Alors elle s'agenouilla et fit sur ce modeste tombeau une fervente prière, et elle n'était pas aussi pure que celle d'avant le combat, cette prière, car elle demandait vengance.

Elle s'achemina lentement vers sa demeure; et en marchant, elle se parlait à elle-même, Lucie la folle d'amour.

— Ils l'ont tué!... mais je suis là pour le venger, car il faut que je remplisse la promesse que je lui ai faite... *Si tu meurs, je te suivrai, mais avant, je te vengerai!*

C'était une idée fixe, de celles-là qui s'emparent du cerveau des fous, et qui sans cesse bourdonnent à leurs oreilles.

— Je vais me faire belle, car il faut que je plaise à l'un d'eux... Je lui promettrai de l'amour, et je lui donnerai ce qu'ils ont donné à mon amant... et elle riait, la folle, mais quel rire, grand Dieu !

Elle accéléra son pas, et s'enferma dans son appartement; là, elle commença sa toilette. Jamais femme qui va la première fois à un rendez-vous d'amour ne prit autant de soin de sa parure; elle voulait plaire, et malgré les empreintes que ce chagrin récent avait laissées sur son visage, elle était belle encore; car, comme je vous le disais en commençant :

« Elle était encore bien jolie, Lucie, et pourtant la main de fer du chagrin s'était

appesantie sur elle, les passions avaient brûlé son âme sensible et aimante, et malgré tout cela, elle était bien jolie, Lucie. »

Aussitôt qu'elle eut fini ses préparatifs de toilette, elle s'apprêta à sortir pour mettre son projet à exécution. Elle voulait plaire à un des officiers de l'armée ennemie.

A peine avait elle dépassé le seuil de la porte, qu'un jeune homme recouvert de l'uniforme des soldats russes passa près d'elle. Les insignes d'un grade élevé brillaient sur ses habits : c'était un de ces hommes que Lucie cherchait; elle le prit par le bras.

Etonné d'être arrêté de la sorte, le jeune homme s'arrête, et s'exprimant en un français extrêmement pur, il demande à la pauvre Lucie ce qu'elle avait à lui dire.

— Ecoute, dit-elle, tu es Russe, n'est-

ce pas? l'un de ceux qui, ce matin encore, assiégeaient Paris!

— Oui.

— Eh bien! vois-tu, j'aime les Russes, moi, car je partage vos opinions; viens chez moi, viens: tout y sera à ta disposition;... viens!

— Mais, dit le jeune officier...

— Viens, te dis-je: tout est à toi; et plus bas, moi-même si tu veux? car j'aime les Russes.

Et elle l'enlaçait dans ses bras, elle semblait craindre que cette proie lui échappât; et après un moment de silence:

— Oh! oui, si je pouvais tous les tenir ainsi dans mes bras!... Viens donc!... viens donc!

Entraîné par ce charme irrésistible qui pousse les jeunes gens dans les aventures

extraordinaires, il la suivit, et la porte de la maison de Lucie se referma sur eux.

Le marquis d'Eylan, pour se rendre utile à la cause au triomphe de laquelle il aurait donné sa vie, avait pris du service, ainsi que son fils, dans les armées étrangères. Ses connaissances dans l'art de la guerre lui avaient valu la confiance de l'autocrate Alexandre, et il commandait une des divisions de l'armée russe.

A peine fut-il entré dans les murs de Paris, que se réveillèrent, palpitant dans son âme, les souvenirs que cette ville lui inspirait; sa fille, qu'il avait laissée si jeune, à qui il allait rendre un père, et aussitôt il fit les recherches nécessaires pour la découvrir.

Ce fut bientôt fait, et pendant la nuit qui suivit son arrivée, il connut sa demeure.

Tourmenté par l'amour paternel, le lendemain de grand matin M. d'Eylan se rendit chez sa fille.

Il la fit demander; elle parut. A sa vue, l'émigré ne put retenir un cri d'étonnement que lui arracha sa beauté.

Pour Lucie, l'uniforme russe qui couvrait les épaules de son père lui fit éprouver une de ces sensations qui remuent l'âme. Cet homme était pour elle un de ceux qui avaient tué son amant.

— Qui êtes-vous?

— Ton père, Lucie, qui après tant d'années vient te presser dans ses bras.

— Vous, mon père, répondit-elle avec un sourire méprisant; oh! non, car je suis Française, et vous, vous êtes Russe.

— Eh quoi, Lucie, ne veux-tu pas me

reconnaître ? On t'a donc laissé oublier mon nom ?

— Ah ! vous avez cru, vous autres Russes, s'écria-t-elle sans répondre à sa question, que vous viendriez tuer nos amans, et nous séduire ensuite sans que nous puissions nous venger. Viens ! je vais te montrer l'un des tiens.

Et elle entraînait son père vers son alcôve dont les rideaux étaient fermés.

— Il est là !... Il venait chercher ici de l'amour... sais-tu ce qu'il a trouvé ?...

Et un rire discordant et bizarre sortit de sa poitrine ; elle tomba haletante sur un fauteuil.

Le marquis d'Eylan la regardait avec terreur.

— Mais ouvre donc ces rideaux, si tu veux le voir.

Il entr'ouvrit les rideaux du lit d'une main tremblante ; une exclamation d'horreur sortit de sa poitrine ; les muscles de son visage se contractèrent convulsivement, il ouvrit les bras et s'évanouit en murmurant :

Mon fils! mon fils!

En effet, le jeune d'Eylan avait été tué par sa sœur, Lucie, la folle d'amour.

Le baron Pernaud.

L'épicier, voulant faire des farces,
Leur donna des petits morceaux de bois
Qui n'étaient pas sucrés du tout.

(ODRY, *les Trois Gendarmes.*)

Tu n'as pas d'aile, et tu veux voler... Rampe.

(VOLTAIRE, *Contes en vers.*)

LE BARON PERNAUD.

Vous ignorez sans doute ce qu'était le baron Pernaud, et son nom n'est pas encore venu jusqu'à vous : c'est moi qui vais vous apprendre ce qu'il était, ce qu'il est; pour ce qu'il sera, je ne puis vous l'assurer, car ma vue ne scrute pas les secrets de l'avenir.

Et d'abord, pour commencer par ordre, sachez ce qu'était le baron Pernaud, père de celui qui est destiné à être le héros de cette véridique histoire.

En 1819, le 12 février, le baron Pernaud termina, dans un état voisin de la misère, une vie sur laquelle il avait attiré quelques rayons de cette gloire immortelle, immense, qui éblouit la terre un moment.

L'une des récompenses de son courage était le titre de baron qu'il mit toujours, avec une certaine vanité, devant son nom, car ce titre il l'avait pour ainsi dire conquis à la pointe de l'épée; et de tous ses souvenirs de gloire et de grandeur militaires, c'était tout ce qui lui restait.

Ce brave homme était l'un des officiers de cette brave armée qu'une lâche et insolente

noblesse ne craignit pas de surnommer celle des brigands de la Loire. Aussi, dans ce moment où les nobles et les prêtres dominaient par-dessus tout, le baron ne laissa à son fils Alphonse, pour tout patrimoine, que sa croix, son épée et une très-faible somme d'argent. Ce dernier l'employa presque en entier à élever à l'auteur de ses jours une modeste tombe, dont le plus bel ornement consistait dans les états de service du vieux soldat de Napoléon, que son fils fit graver sur la pierre.

Alphonse, dont l'éducation avait été négligée, avait su cependant, par de bonnes lectures, et grâce à une mémoire heureuse, se former un goût sain; un bon raisonnement et la politesse du langage jointe à une certaine connaissance du monde que son père lui avait franchement dépeint, ne l'au-

raient pas fait paraître déplacé dans les meilleures sociétés.

Cependant sans fortune, sans état, âgé alors de vingt-deux ans, et trop confiant dans ses moyens, trop sûr de lui-même pour se décider à plier le genou devant la congrégation, il résolut d'embrasser le métier des armes.

— Après tout, se disait-il, si je me fais soldat, les anciens services que le père a rendu à la patrie seront une recommandation pour le fils. Tous les militaires doivent être braves, ils me considéreront, et peut-être avancerai-je plus facilement.

Pauvre enfant, qu'il se trompait! Il ne savait pas, lui candide qu'il était encore, que les titres glorieux de son père étaient un obstacle insurmontable pour lui; que celui qui tenait le jour d'un des plus féro-

ces brigands de la Loire ne pouvait passer avant messieurs tels et tels, qui avaient été recommandés par des évêques et des curés. Il ne le vit que trop tôt, et végéta long-temps dans les grades les plus bas de l'armée. Il avait bien un oncle qui, habile à adorer le soleil levant, avait su, à la réinstallation des nouveaux princes, s'assurer de leur faveur, et qui occupait à cette époque un emploi important : il était préfet d'un de nos départemens; mais craignant de se compromettre en avouant pour son neveu le fils d'un officier de l'empire, il ne s'était jamais occupé de lui.

Alphonse Pernaud était donc réduit à ses seuls moyens. Persuadé qu'il était entièrement oublié de ses supérieurs et qu'il resterait toujours dans les grades subalternes qu'il occupait, il prit le parti de se faire *gendarme*.

Sa gaîté naturelle l'empêchait de s'affecter, lui, qui se croyait appelé à remplir d'importantes fonctions, forcé de faire la police des rues de la capitale; lui, baron, fils d'officier! il se détermina cependant.

— Car, après tout, se disait-il gaîment, mon titre de baron ne me donnera, certes, pas à manger. Si j'étais venu au monde quelques centaines d'années plus tôt, j'aurais droit à la dixième gerbe de blé du vilain, au dixième du vin de son cru. Eh bien! si je me permettais seulement de réclamer la dixième partie du litre de vin du marchand du coin, il me chasserait à coups de bâton. Funeste effet de la propagation des lumières! Ah! décidément, nous vivons sous le siècle de fer.

Enfin, sans s'inquiéter davantage, il entra dans la gendarmerie, car il réunissait toutes les conditions nécessaires pour en faire par-

tie, et d'ailleurs la paie y était beaucoup plus forte, et, dans ce respectable corps, les remplaçans militaires ne sont point admis, tandis que dans d'autres ils peuvent devenir même officiers.

En 1825, M. le baron Alphonse Pernaud était bon gendarme.

Les choses en étaient à ce point lorsqu'il prit un jour un remords de conscience à M. le préfet. Il se rappela que son frère avait eu un fils qui peut-être languissait dans la misère, tandis que lui, la fortune le comblait de tous ses dons. Il prit la résolution de le protéger à ses risques et périls, car maintenant il craignait peu une disgrâce : les quelques années qu'il avait passées au service de la congrégation l'avaient assez engraissé pour qu'il pût se retirer de l'administration.

Il prit donc des informations sur Alphonse

Pernaud, et apprit qu'il était bon gendarme !

Oh ! ce fut un rude coup pour lui, le digne homme, lorsqu'il connut la position sociale de son neveu. Ce doit être, disait-il, une espèce de renégat fumant, buvant, jurant, et qui pourrait me déshonorer ; et il eut un moment l'intention d'oublier ce jeune homme, de ne pas s'occuper de lui ; mais ses entrailles s'émurent, il voulut, avant de se décider, connaître l'individu de son neveu, et fit à cet effet un voyage à Paris.

Là, il vit ce jeune homme, l'étudia, et finit par se découvrir à lui ; car il comprit qu'il s'était trompé sur son compte.

A cette époque, vivait à Paris madame la comtesse de C***. Cette dame, de la plus ancienne noblesse, riche et très-bien en cour, était veuve et n'avait qu'une demoiselle, son unique héritière.

Cette jeune personne avait été traitée par la nature avec une bien grande sévérité : elle était contrefaite, difforme pour la taille, et l'irrégularité de ses yeux, de son visage en faisait quelque chose de très-peu attrayant.

Cependant madame sa mère avait la prétention de l'établir à toute force, et, pour attirer les époux, elle donnait à sa fille une dot considérable, 400,000 francs. Du reste, elle ne cherchait pas dans l'époux futur les avantages de la fortune; elle exigeait seulement qu'il fût d'une famille honnête et noble surtout, car, la chère dame, ne redoutait rien tant qu'une mésalliance.

Le préfet Pernaud allait souvent chez madame la comtesse, qui recevait la meilleure société de Paris; et un jour, en regardant la fille de cette dame, il lui vint une singulière idée. Mon neveu, se dit-il,

est un bon garçon qui a de bonnes manières, qui est noble comme le roi; s'il pouvait épouser mademoiselle de C***. Je sais bien qu'elle n'est pas très-jolie; mais 400,000 francs sont un fort joli denier; et puis un gendarme ne doit pas être difficile. Je vais toujours tâcher de mettre l'affaire en train, en cachant sa profession, qui pourrait bien gâter les choses; et si nos jeunes gens se conviennent, je ferai obtenir le congé d'Adolphe sans que la famille en sache rien, et, avec 20,000 francs de rente, il pourra, sans doute, faire une fort jolie figure.

Et il était si content, ce digne homme, d'entrevoir la possibilité d'établir convenablement son neveu, que toute la journée il fut d'une humeur charmante. Mademoiselle de C*** lui paraissait moins laide, la mère ex-

trêmement spirituelle ; enfin M. le préfet était enchanté.

Avant de quitter le cercle, il s'approcha de la comtesse, et lui demanda un entretien particulier pour le lendemain. C'était une de ces choses qu'on ne pouvait décemment refuser à M. le préfet ; on le lui accorda avec cette grâce qui, quoi qu'on en dise, distinguera toujours l'ancienne noblesse de l'aristocratie des écus.

Le lendemain M. Pernaud était au rendez-vous qu'on lui avait promis, et exposa à madame de C*** les motifs de sa visite. Il lui peignit son neveu sous les couleurs les plus avantageuses. Bref, la recherche du baron Pernaud fut agréée, et l'on convint que la présentation aurait lieu le soir même.

Aussitôt l'oncle s'empressa de courir à la

caserne d'Adolphe : c'était rue de Tournon; le fit appeler, et lui dit :

— Adolphe, vous savez que j'ai l'intention de vous faire du bien.

— C'est possible, mon oncle, quoique jusqu'à présent...

— Ce qui est fait est fait. Oubliez mes torts envers vous. Je veux vous marier.

— Y pensez-vous? Lorsque ma paie est à peine suffisante à me nourrir seul, j'irais m'embarrasser d'une femme.

— Ecoutez, mon neveu, vous êtes un garçon qui savez parfaitement, quand vous le voulez, prendre les manières du bon ton; de plus, vous êtes noble, baron enfin : je veux vous marier avec une jeune personne qui vous apportera 400,000 francs de dot en échange de votre nom; en quelques mots, c'est la fille de la comtesse de C***.

Adolphe ouvrait de grands yeux ; enfin il s'écria :

— Elle est donc folle! une dot de 400,000 francs à la femme d'un gendarme!

— Non, mon ami, non, elle n'est pas folle. J'ai caché à sa mère votre profession : si elle s'en informe, vous lui direz que vous n'avez pas encore fixé votre choix sur un état. Elle sait seulement que vous êtes baron et mon plus proche parent.

— Et la jeune fille est-elle bien?

— Par exemple, on en peut voir de mieux; mais réfléchissez à la fortune de celle que je voudrais déjà voir votre femme; elle est riche et ma foi...

— Vous avez raison, mon oncle, elle est riche, c'est assez faire son éloge ; et qu'elle soit bien ou mal, je ne la veux regarder qu'à travers les 400,000 francs de dot : je

crois bien qu'elle me paraîtra tout à fait adorable.

— Allons, vous êtes raisonnable, et j'espère bien qu'avec un peu d'adresse, vous serez avant peu l'heureux époux de mademoiselle de C**** et de sa fortune. C'est ce soir que je dois vous présenter; il faut faire une toilette convenable; je vous avancerai la somme nécessaire pour en faire les frais, et je vous y attends à dix heures.

Tout étant ainsi convenu, Adolphe demanda et obtint de ses chefs une permission de la nuit, et le soir il se rendit chez son oncle dans un habit élégant et qu'il portait à merveille. Personne n'aurait pu deviner sous le costume de l'élégant fashionable le gendarme déguisé. Son oncle lui fit des complimens sur sa bonne grâce, et le cabriolet du préfet les emmena vers l'hôtel de madame de C***.

Un moment après ils étaient arrivés; le cœur d'Adolphe battait avec violence; il lui semblait voir tous les yeux fixés sur lui; il tremblait.

Un valet annonça M. le préfet Pernaud, M. le baron Pernaud; ils étaient introduits.

Un assez grand nombre de personnes étaient déjà rassemblées dans le salon; leur arrivée y fit sensasion.

Adolphe fut présenté par son oncle à madame la comtesse qui le gratifia d'un de ses plus aimables sourires. Le jeune baron lui adressa quelques phrases fort bien tournées qui donnèrent de lui la meilleure opinion, et quand madame de C*** lui eut assuré qu'il serait toujours parfaitement reçu chez elle; il se regarda comme tout à fait le commensal de cette maison et son possesseur futur.

Restait alors à saluer l'épouse qu'il con-

voitait. Son oncle la lui indiqua, et Adolphe s'approcha pour lui témoigner tout son dévouement. Il la vit alors, et quoique couverte de riches ajustemens, elle brillait de toute sa laideur.

Le baron fit une horrible grimace, qu'heureusement personne ne remarqua; mais se rappelant de la dot, il reprit son air gracieux et se tira fort bien de cette seconde présentation.

— Diable! disait-il en lui-même, sans les 400,000 francs je n'en voudrais pas pour me verser la goutte; mais une fortune comme la sienne mérite bien un sacrifice: j'épouserai si je puis.

Dès ce jour, Adolphe fut reçu dans cette maison; et mettant en usage toute son amabilité, sa facilité de langage, son aplomb ordinaire, il fut regardé comme un jeune

homme charmant, et avoué par la comtesse comme premier prétendant.

L'oncle était aux anges ; mais les affaires d'administration de son département l'ayant appelé, il partit en recommandant à Adolphe de persévérer dans son intention d'épouser la jeune comtesse, et en l'assurant de sa protection.

Quoique abandonné à lui-même, Adolphe continua à faire une cour assidue, et étant avoué comme premier prétendant, madame la comtesse l'engagea à l'accompager, elle et sa fille, à une représentation de l'Opéra, où elle avait une loge à l'année.

Le baron accepta, et, orné de ses plus beaux habits, muni d'une permission que son capitaine lui avait accordée, il partit entre les deux dames, dans l'élégante voiture de la comtesse. Arrivé au perron de

l'Opéra, le coupé s'arrêta, et Adolphe, descendant le premier, offrit la main aux deux dames.

Un factionnaire, gendarme de son état, était malheureusement à côté de la voiture, explorant les arrivans et enviant les plaisirs de ces favoris de la fortune. C'était justement le camarade de lit du baron; il le reconnut, et lui frappant sur l'épaule.

— Pernaud, dit-il, j'ai mis ta gamelle sur la planche, n'en sois pas inquiet; et enchanté de sa plaisanterie, il recommença à se promener de long en large.

— Que veut cet homme! s'écria la comtesse qui avait vu le mouvement du gendarme et entendu sa conversation.

Le connaîtriez-vous, baron?

— Du tout, madame; il nous engage à

passer de ce côté, où la foule est moins grande, et l'affaire en resta là

Cependant, la rencontre du gendarme avec Pernaud s'était ébruitée à la caserne, et le pauvre baron avait été forcé, pour se faire moins remarquer de ses camarades, de demander moins de permissions, et de rentrer à l'appel.

La comtesse, de son côté, remarquant que son gendre futur abandonnait son salon au moment où le monde arrivait, en conçut des craintes et des soupçons.

— Que peut avoir à faire, à cette heure, ce jeune homme? serait-il joueur? aurait-il quelque maîtresse qu'il irait visiter? Tourmentée par cette incertitude, et bien résolue à ne donner sa fille ni à un joueur, ni à un débauché, elle se promit de s'en débarrasser en faisant suivre le baron Pernaud.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, Adolphe salua madame de C***, baisa les mains à sa fiancée et se retira.

Aussitôt la comtesse appelant un de ses gens :

— Lafleur, suivez M. le baron Pernaud. Vous rentrerez après lui dans la maison où il va, et lui direz que j'ai oublié de le prévenir que je l'attends à dîner demain. Vous remarquerez quelles personnes sont avec lui et m'en rendrez compte.

Le valet partit.

Adolphe s'en allait à la caserne, maugréant contre l'infernal appel qui le privait des plaisirs de la soirée, et allongeant le pas, car il craignait d'être en retard. Le domestique observait tous ses mouvemens. Enfin, après quelques instans de marche, Adolphe rentra à la caserne dont la porte se referma sur lui.

La façade de cette caserne, située rue de Tournon, a un aspect fort riche, et ressemble beaucoup à ces hôtels du faubourg Saint-Germain qu'habitait, à cette époque, l'aristocratie nobiliaire. Un gendarme se promenait devant la porte, c'était une sentinelle.

— Diable! dit le domestique, qui ne se doutait de rien, c'est du chenu au moins! un factionnaire à sa porte... Et il s'approcha tranquillement.

— Passez au large! cria la voix rauque du gendarme. Le valet tressaillit.

—Mais, monsieur, dit-il, je veux parler à M. le baron Pernaud, qui vient d'entrer tout à l'heure.

— Au large! répéta l'autre.

— Mais, monsieur, de la part de madame la comtesse de C***.

— Va au diable! imbécile, avec ta comtesse et tes barons, ou je cogne.

— Mais... enfin, c'est son hôtel, je l'ai vu entrer tout à l'heure.

Attiré par les cris des deux individus, le sergent de garde arrive sur le lieu de la scène, et demande de quoi il s'agit.

— Monsieur, dit le domestique, je viens de la part de ma maîtresse, madame la comtesse de C***, pour parler à M. le baron Pernaud; je l'ai vu entrer tout à l'heure, laissez-moi lui parler.

— Il n'y a ici ni baron ni comtesse, l'ami! c'est le quartier de gendarmerie, où l'on n'entre pas à l'heure qu'il est. Si tu veux voir Pernaud, qui n'est guère baron, je crois, viens demain, après le roulement de la soupe.

Le valet partit, et raconta à sa maîtresse

ce qui venait de se passer. Celle-ci ayant pris des informations, découvrit que Pernaud, tout baron qu'il était, n'en faisait pas moins partie du respectable corps de gendarmerie de Paris. Dès lors elle résolut de mettre fin à ses visites.

Le lendemain, le pauvre Adolphe se présenta, le jarret tendu, l'air riant, dans la maison de celle qu'il regardait déjà comme sa belle-mère. Cette dame le reçut avec la même politesse, mais on y remarquait une certaine réserve qui donna à penser au baron. Il se torturait l'esprit pour savoir d'où lui pouvait venir cette froideur.

Il en sut bientôt la cause.

Au moment où il se retirait, après avoir salué les dames, la comtesse le suivit, et lorsqu'ils furent arrivés dans l'antichambre, elle lui dit :

— Monsieur, vous appartenez à un corps bien respectable, et qui rend, à n'en pas douter, de grands services à la France. Mais comme aucun de mes aïeux n'a été gendarme, vous ne vous offenserez pas si je refuse votre main pour ma fille, et vous prie dès lors de cesser vos visites, que ma résolution rend inutiles ; alors elle salua et rentra au salon.

Le baron Pernaud resta stupéfait en voyant s'évanouir par ces paroles les 400,000 francs qu'il voulait épouser.

Son oncle le préfet l'a déshérité.

Gridwell.

Souvent femme varie :
Bien fol est qui s'y fie.

(François Ier.)

GRIDWELL.

C'ÉTAIT en l'année 17....., le malheureux Charles I[er] venait de porter sur l'échafaud une tête innocente. Cromwell s'était déclaré le protecteur de la république d'Angleterre.

Une foule de nobles attachés à l'ancien ordre de choses avaient pris la fuite, et,

procrits par les ordres du sanguinaire tribun, ils erraient cherchant un abri que la pitié qu'ils inspiraient leur faisait accorder quelquefois. Ceux qui se décidaient à les recevoir chez eux usaient des plus grandes précautions, car, dans ces temps de discordes civiles, ils auraient payé de leur tête la compassion qu'ils auraient eu pour les fugitifs ; et d'ailleurs une police sévère avait lieu dans toute l'étendue de l'Angleterre. Cromwell y faisait chercher de toutes parts le fils de Charles Ier qui, grâce à une fuite prompte et au dévouement de quelques amis fidèles, était parvenu à s'échapper de ses mains. Aussi le protecteur, craignant que ce jeune homme ne formât par la suite, dans l'intérieur de l'Angleterre, un parti qui aurait pu renverser le sien, faisait tous ses efforts pour s'emparer de sa personne. Il voulait, en cou-

pant jusque dans sa racine l'arbre qu'il avait déjà émondé, ôter de son esprit ambitieux toute crainte de se voir détrôné. Ses efforts furent vains: Charles II lui échappa, et vint sur le sol hospitalier de la France attendre des jours plus calmes et plus heureux.

C'est à cette époque que se rapporte l'événement que nous allons raconter.

Un violent orage inondait la ville et les environs d'Edimbourg. La nuit était sombre, le vent qui soufflait avec force faisait incliner devant lui la tête des arbres de la route, et sifflait aigrement au milieu des buissons entrelacés.

Un jeune homme trempé par la pluie s'avançait avec peine au milieu de cet orage. On voyait que ses membres fatigués par une marche opiniâtre ne pouvaient plus

qu'avec peine le soutenir. Il était pâle et défait. La pluie, qui tombait encore par torrens, avait mouillé sa barbe, et ruisselait sur son visage; ses dents claquaient violemment; la fièvre et la faim minaient son corps, et pourtant il avançait toujours. De temps en temps un râle sourd et plaintif sortait de sa poitrine: il souffrait horriblement.

Ce pauvre voyageur était lord Gridwel, que sa fidélité à son ancien maître avait rendu suspect, et qui, pour fuir le sort qui lui était réservé, s'était vu forcé d'abandonner la métropole de l'Angleterre et de chercher en Écosse un asile protecteur. Depuis près de deux jours qu'il était en marche, il n'avait pris aucune nourriture, et forcé de suivre des chemins de traverse pour éviter les routes fréquentées, souvent il s'était égaré. Mais l'espoir d'un repos prochain le

soutenait, et malgré la pluie, malgré ses souffrances, il avançait toujours.

Au nord d'Edimbourg vivait une dame appelée milady Claris; elle était veuve, et n'avait qu'une fille d'une beauté fort remarquable. Plusieurs fois le jeune lord avait rendu à cette dame d'importans services dont elle lui avait paru reconnaissante. A la chute du roi Charles Ier, prévoyant que la tourmente révolutionnaire serait terrible, elle s'était retirée dans une maison de plaisance qu'elle possédait près d'Édimbourg, et avait assuré Gridwel que s'il avait besoin d'un appui sûr, elle était prête à se compromettre pour lui être utile.

Forcé par sa position malheureuse de se servir de la bonne volonté de milady Claris, c'était pour se rendre chez elle que, dans cette nuit terrible, le lord proscrit bravait

les élémens réunis contre lui. Il avait envoyé quelques jours auparavant un domestique sûr. Les deux dames l'attendaient.

Cependant, à peu de distance de leur maison, ses membres, raidis par le froid, refusèrent de faire leur office ; il s'assit au pied d'un arbre, ou plutôt s'y laissa tomber, et là attendit la mort, qui seule semblait devoir mettre un terme à ses maux.

Ce fut en ce lieu que le trouva son fidèle domestique qui, alarmé du long retard de son maître, s'était décidé à partir malgré l'orage, alors dans toute sa fureur. Il lui donna les premiers soins, et parvint à l'amener chez les deux dames qui lui avaient si généreusement proposé l'hospitalité.

Gridwell trouva chez elles les soins touchans qu'exigeait sa malheureuse position, et quelques jours après on n'eût pu recon-

naître, sous le costume simple et de bon goût qui recouvrait les formes élégantes du jeune lord, le pauvre voyageur de la nuit d'orage.

Une chambre secrète pratiquée dans la maison le cachait à tous les yeux. Presque constamment il avait la compagnie de milady Claris ou de sa fille.

Vivant avec elles dans la plus douce intimité, entouré des prévenances les plus affectueuses, Gridwell ne tarda pas à éprouver une reconnaissance sans bornes pour la mère et un violent amour pour la jeune miss.

Et puis les yeux de cette jeune fille lui parlaient bien éloquemment lorsque les siens, fixés sur elle, lui disaient ce que son cœur éprouvait.

Il était sûr d'être aimé; une foule de ces

riens qui passent inaperçus des gens indifférens, lui en avaient donné la douce assurance.

Milady Claris paraissait ne pas s'apercevoir de l'intelligence qui régnait entre les deux jeunes gens; et au lieu de gêner en rien leurs entretiens, elle semblait, au contraire, s'appliquer à les leur rendre plus faciles et plus fréquens. Le jeune homme avait bien remarqué cette complaisance de la part de la mère; mais il n'avait vu là qu'une marque de confiance donnée par une femme trop fortement convaincue de la noblesse de son hôte, pour qu'elle pût craindre la moindre atteinte à l'honneur de sa fille.

Outre cela, la dette de reconnaissance qu'il venait de contracter envers les deux dames lui dictait la conduite qu'il devait te-

nir, et il aurait rougi d'entrevoir même la possibilité de profiter de la faiblesse de miss Clariss.

Cependant les entrevues devenaient plus fréquentes; chaque fois il lui était plus difficile de lutter contre une passion qui commençait à parler plus haut que la vertu, car les regards engageans de la jeune personne semblaient lui dire de tout oser.

Oh ! sa position était bien difficile aussi. Il eût un moment l'idée de demander miss Clariss en mariage. Mais qu'aurait à lui offrir un proscrit comme lui ? Un nom ? il n'en avait plus, car il ne pouvait prononcer le sien. Une existence honorable ? sa vie était précaire, et à chaque instant il pouvait la perdre.

Il renonça à ce moyen, et résolut de lutter contre ses sens, bien décidé qu'il était à

quitter cette maison plutôt que de forfaire à l'honneur.

Un jour que les deux dames étaient assises dans la chambre occupée par Gridwell, travaillant à un ouvrage de tapisserie, tout à coup un domestique frappe violemment à la porte, et annonce qu'un détachement des milices de Cromwell occupe la cour du château, et va procéder à une visite domicilière.

Eperdue de frayeur, milady Clariss, craignant pour son hôte, que les soldats pourraient découvrir et mettre à mort, craignant que sa fille ne devienne victime de leur lubricité, laisse les deux jeunes gens dans la chambre secrète, les enferme ensemble et court répondre aux soldats.

Ils étaient seuls ; Eugène, dévoré par les feux du désir, ne put résister plus long-temps,

et les yeux de la jeune miss parlaient si positivement, qu'il oublia ses sermens, ses résolutions, et que, dans les bras de miss Clariss, il fut tout à l'amour.

Il fut heureux un moment; mais celui qui suivit le plaisir apparut triste pour lui. Il réfléchit un instant, et tout l'odieux de sa conduite vint, comme un lourd cauchemar, s'appesantir sur sa conscience.

Il pensa, et au nom de séducteur qu'on lui donnerait, et à l'infamie de ses procédés envers une femme qui avait employé pour lui être utile les devoirs de l'hospitalité, à ses risques et périls.

Oh! ce fut pour lui un moment de douleur bien aiguë que celui de cette réflexion. Mais il lui restait encore un mode de réparation, et l'honneur lui ordonnait de l'employer.

Un moment après cette scène d'amour et de regrets, milady Clariss apparut entre les deux jeunes gens. Les soldats venaient de quitter la maison sans y avoir trouvé aucun suspect.

Gridwell se jeta aux pieds de cette dame, avouant ses torts envers elle et sa fille ; enfin, il lui proposa de les réparer en l'acceptant pour son gendre. Il rejetait sur lui, le vertueux jeune homme, tout le blâme que méritait cette faute. Pauvre Gridwell ! aussi il avait vingt-deux ans !

Son obligeante hôtesse le fit relever, et faisant preuve de la plus grande tolérance, elle l'accepta pour l'époux de sa fille, sans lui faire le moindre reproche.

Voyant ses torts ainsi réparés, le jeune lord, tout entier à l'amour, fit les préparatifs nécessaires pour son mariage. Mais quoique

ce dernier se fît en secret, quelques obstacles qui naissaient de sa position de proscrit le retardèrent d'une quinzaine de jours. Pendant ce temps il apprit que l'état de sa femme rendait l'union indispensable : elle était grosse.

Le mariage s'accomplit en effet ; mais le jour même où il eut lieu, le jeune lord reçut une lettre qu'un ami lui envoyait. Il lui mandait qu'il devait partir à l'instant même, car la police de Cromwell était à sa poursuite, et que bientôt peut-être il serait découvert. La France, ajoutait-on, lui offrait un asile sûr, et là il trouverait protection et secours en attendant des jours meilleurs.

Décidé par les alarmes de sa femme, Gridwell consentit à suivre l'avis qu'on lui donnait, car il voulait conserver un père à

son fils qui allait lui naître. Il convint qu'il partirait le soir même en secret.

Oh ! que ses adieux furent déchirans : il s'éloigna de sa femme que la douleur avait privée de l'usage de ses sens, emportant l'assurance qu'il laissait dans son cœur les plus grands regrets.

Un excellent cheval l'entraînait avec rapidité. Il courut ainsi pendant deux heures, abîmé dans ses réflexions.

Tout à coup il se souvint qu'il avait laissé, dans un endroit où on pouvait le trouver, un papier important qui aurait compromis sa femme et sa belle-mère. Oubliant le soin de sa sûreté, il tourne la bride de son cheval, et quatre heures après en être parti, il était devant la maison de milady Clariss.

Il escalada les murs du jardin et retrouva la pièce qu'il venait y chercher. Il s'apprê-

tait à sortir; mais se sentir si près de celle qu'il aimait tant, sans lui dire encore adieu pour toujours, peut-être, il n'en eut pas la force, et s'achemina vers sa chambre à coucher. Il y avait encore aperçu de la lumière.

— Elle ne dort pas, se disait-il; elle pense encore à moi; elle pleure, j'en suis sûr..... et il approchait avec précaution.

Il n'avait plus qu'une porte à franchir, lorsque des rires bruyans frappent son oreille... il écoute... sa femme prononce son nom; une voix d'homme lui répond. Il écoute...

— Le pauvre garçon! disait miss Clariss, s'est-il laissé tromper! Et cet enfant que je porte dans mon sein, et qu'il croit de lui... le niais!...

— Pourquoi va-t-il penser que tu pou-

vais aimer son ton maniéré, ses façons ampoulées ? Et un éclat de rire, deux fois répété, finit cette phrase.

Gridwell commençait à comprendre : sa poitrine se soulevait par bonds inégaux ; il se croyait sous l'influence d'un rêve affreux, et se touchait pour s'assurer qu'il était bien éveillé.

La voix d'homme reprit :

— Sais-tu que ta mère a parfaitement joué son rôle ?

Et de longs baisers vinrent répondre jusqu'au cœur du malheureux époux. Il écoutait... il écoutait toujours.

Mais une subite résolution s'empara de lui ; il avait reconnu la voix de Georges Studder, proscrit comme lui ; et sortant avec précaution, il était dans le village.

Il réveilla le juge, et lui dit :

— Je viens vous apprendre que deux hommes que le protecteur d'Angleterre fait chercher avec soin sont réfugiés chez milady Clariss. Si vous voulez vous en assurer, je vais vous guider à l'instant, car il n'en faut pas perdre un seul.

Le juge, accompagné d'une troupe sûre, suivit Gridwell. Ils escaladèrent le mur, et le mari trompé les mena jusqu'à la chambre de sa femme. Son amant était dans ses bras.

— Voici M. Georges Studder, et moi je suis Gridwell.

Le juge arrêta ces deux hommes et la femme qui leur avait donné asile; et un mois après, le peuple d'Edimbourg, assemblé sur la grande place, vit mettre à mort Gridwell, Studder, milady Clariss et sa fille.

Telle fut la vengeance du premier.

Nella la bossue.

BERTHA.

Arrière, bossu!

ARNOLD.

Je suis né ainsi, ma mère.

(Byron.)

Et parce qu'on est laide, est-on condamnée à l'abandon? N'y a-t-il pas d'âme sous ce corps contrefait, sous ces traits informes.

(E. Fouinet, *la Stréga.*)

NELLA LA BOSSUE.

Possesseur d'une très-belle fortune que ses parens lui avaient laissée, Nella vivait à Paris.

Quoique d'une laideur remarquable, elle était, grâce à sa richesse, à la finesse et à la causticité de son caractère, reçue dans

les meilleures sociétés de Paris. Personne n'aurait osé diriger contre elle les moindres traits de la raillerie, car on savait qu'habile à la réplique, Nella rejetait avec adresse sur les moqueurs les ridicules dont on voulait la couvrir. Aussi, considérée par le uns, respectée par les autres, elle coulait en paix une vie uniforme et tranquille. Mais une passion violente, qui allait bientôt torturer son âme, devait la faire sortir de cet état de paix le plus heureux de tous.

Cette femme était condamnée au tourment d'aimer avec la cruelle certitude que jamais elle ne pourrait être payée de retour. Son bon sens lui avait clairement fait voir que la difformité de ses traits, ses cheveux roux et crépus, la proéminence monstrueuse que supportait sa colonne vertébrale l'empêchaient à jamais d'inspirer une

passion comme elle la sentait, la pauvre Nella!

Depuis long-temps elle assistait aux soirées que donnait régulièrement, deux fois la semaine, madame Delaur. Les salons de cette dame rassemblaient l'élite de la bonne société de Paris; des gens de lettres, des artistes, de riches capitalistes; là aussi se trouvaient des femmes aimables sans coquetterie, des jeunes gens instruits et élégans sans fatuité. Oh! les réunions de madame Delaur étaient charmantes.

Les parens de Nella avaient été intimement liés avec cette dame, qui lui conservait l'amitié qu'elle leur avait vouée; car, sans faire attention aux formes extérieures, elle n'avait considéré que l'esprit agréable de la pauvre fille.

Dans la société que recevait madame De-

laur, se trouvait aussi Léon Tavel, jeune homme d'une amabilité excessive, et qui était destiné à faire dans le monde une fortune rapide. De tous les jeunes gens qui fréquentaient les salons de l'aimable dame, Léon était le seul qui, peut-être, eût daigné jeter un regard sur Nella. Son caractère doux et bon lui avait fait remarquer cette jeune fille qui, à l'âge où l'on est fait pour aimer, se voyait, par sa laideur, séquestrée de la règle commune. Il avait eu compassion de cette femme dont l'âme, se repliant sur elle-même, ne pouvait faire partager à un autre le feu qui la dévorait.

Souvent il avait eu avec Nella des conversations suivies qui n'étaient pas sans attraits pour lui. Il avait souri à ses conversations fines et caustiques, et, quelquefois même, il avait désiré que la nature eût

donné une enveloppe plus agréable à l'esprit pétillant de Nella.

La jeune bossue avait remarqué avec reconnaissance la conduite de Léon à son égard. D'abord elle ressentit pour lui une amitié bien vive qui lui était inspirée par ses bontés envers elle, pauvre fille; mais ce n'était encore que de l'amitié.

Un jour qu'elle était seule, comme à son habitude, enfoncée dans de mélancoliques rêveries, elle pensait à la solitude à laquelle elle était si souvent condamnée, au bonheur qu'elle éprouverait si, au caractère dont elle était douée, elle pouvait joindre les douceurs d'un hymen heureux. Ces douces causeries du soir, qui des jours de la vie font des jours de plaisir; elle pensait à ces enfans, qu'une femme a porté dans son sein, qu'elle nourrit, dont elle dirige la marche

chancelante et qui partagent l'amour qu'elle porte à leur père.

Elle songeait à tout cela, et une larme vint mouiller sa paupière, car une glace placée devant elle avait réfléchi ses traits si peu agréables, et qui faisaient d'elle un être à part pour la laideur. Elle avait fait une comparaison entre elle et ces femmes dont elle osait envier le sort; sa tête s'était penchée sur sa poitrine d'où sortait un long soupir.

— Car, disait-elle, quel est l'homme qui voudrait traîner à son bras l'être que ce miroir vient de me reproduire, où est-il celui qui, bravant le ridicule, oserait dire : Ceci est ma femme, et je l'aime; et elle soupira de nouveau.

Et son abandon était bien cruel aussi; elle, si jeune encore, et qui, à l'âge des amours et des plaisirs, s'en voyait privée

parce qu'une laide enveloppe couvrait une âme aimante et passionnée ; et cette âme qui en demandait une autre pour lui répondre, et qui ne trouvait pas un écho ! Oh c'était terrible ! Aussi Nella était bien malheureuse.

Mais un rayon d'espoir vint luire pour elle, ses pleurs cessèrent, elle retint ses soupirs, sa bouche avait prononcé le nom de Léon.

Léon ! le seul peut-être d'entre tous les hommes qu'elle avait connus, qui n'eût pas jeté sur elle un regard de mépris et de pitié, qui eût osé sourire à ses bons mots, et presque braver le ridicule en prenant plaisir aux conversations de Nella la bossue.

S'il l'aimait !... Et après tout, était-il donc impossible qu'il ne remarquât que les grâces de son esprit, sans s'occuper de son corps ? Alors elle récapitula les prévenances qu'il avait eu pour elle, ces riens qui étaient tout

pour Nella; elle chercha l'amour dans les moindres mouvemens du jeune homme, dans ses paroles, dans ses regards; elle les torturait pour y trouver ce sentiment que partout elle cherchait.

Pauvre Nella! cet espoir c'était le mirage trompeur du désert pour le voyageur altéré, car jamais il ne devait se réaliser; et pensive Nella, dans la journée, répéta vingt fois lentement : S'il m'aimait!

Léon pensait de son côté, mais ce n'était pas à la bossue: l'amour était cependant le sujet de ses réflexions, car il aimait aussi, lui, mais il savait qu'il était payé de retour.

Une jeune fille aux cheveux blonds et soyeux, au regard doux et bleu, à la démarche légère, était celle vers qui volait le cœur de Léon.

Elle se nommait Marie.

C'était chez madame Delaur que l'intimité qui régnait entre les deux jeunes gens s'était établie ; ils s'aimaient, ils étaient heureux quand ils pouvaient se voir, se parler, car c'était la tout ce que l'amour leur avait encore accordé.

Elevée par une tante qui avait toujours eu pour elle les soins les plus affectueux, Marie, pour obéir à celle qui lui avait tenu lieu de mère, avait été sur le point de s'unir à un homme qu'elle connaissait à peine; elle allait contracter ce qu'on est convenu d'appeler un mariage de raison, lorsque l'amour avait parlé dans son cœur pour Léon.

Alors, elle convint avec ce dernier que, pour ne point fâcher sa tante, elle tâcherait de prolonger son mariage de quelques mois, et d'attendre une occasion favorable pour déclarer l'amour qui l'unissait au jeune Tavel

Aussi, gardant dans leur âme le sentiment qui les unissait, personne ne s'était encore aperçu de leur intimité.

Un soir, c'était celui où madame Delaur recevait, Léon, assis près de Nella, conversait avec elle; il avait déjà adressé un regard à sa Marie, et écoutait attentivement la pauvre bossue; elle avait fait venir leurs causeries sur l'amour.

— Non Léon, disait-elle, vous ne savez pas comment je comprends l'amour : pour moi, c'est un sentiment unique, violent, qui identifie deux êtres, rend communs leurs peines et leurs plaisirs, leurs douleurs et leurs joies; pas une blessure au cœur de l'un qui n'ait un écho dans l'autre; l'amour, selon moi, fait vivre deux amans de la même vie, et les tue de la même mort.

Et elle lui disait toutes ces choses avec

âme et passion; son regard était humide, son sein était agité.

Léon l'écoutait avec plaisir, car elle avait dépeint le sentiment qui l'unissait à Marie.

Nella cherchait avec angoisse l'impression que ses paroles avaient faite sur Léon. Oh! si elle eût surpris sur ses lèvres un sourire de mépris, si elle eût intercepté un regard de pitié, ce sourire, ce regard l'eussent tuée; mais il paraissait l'approuver, elle reprit.

— N'êtes-vous pas de mon avis?

— Si vraiment, Nella, vos paroles ont rendu ma pensée, mais elles l'ont fait avec plus de force et de clarté.

— C'est de la condescendance, car je ne parle de ces choses qu'en aveugle des couleurs, moi, que personne n'a jamais aimée, et que jamais personne n'aimera peut-être, ajouta-t-elle tristement.

Léon vit sa peine, et pour la consoler. — Vous plaisantez, Nella. Votre esprit compense bien les défauts de votre corps. Pourquoi vous désespérer, dit-il avec une inflexion douce et amicale.

Elle tressaillit, son cœur battait d'espoir. Mais l'heure s'avançait, Léon lui serra la main et quitta le salon.

La jeune bossue partit après lui, le cœur doucement agité par les paroles de consolation que le jeune homme lui avait données. Elle entrevoyait la possibilité d'un bonheur que, la veille encore, elle croyait impossible de goûter ; elle était heureuse, et son esprit s'égarait dans une foule d'illusions et de projets chimériques.

— Oh ! oui, se disait-elle, il m'aimera : ces douces paroles qu'il m'a jetées ce soir ne me donnent-elles pas le droit de tout espé-

rer ! Quel bonheur pour moi d'avoir rencontré ce brave et beau jeune homme! qui a assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus des préjugés d'un monde superficiel et léger! le seul peut-être entre tous les hommes qui ait su faire la part de l'esprit, et donner son amour à une femme qui n'a pas d'autres charmes à faire valoir. Car ne m'a-t-il pas dit de tout espérer; il m'aime déjà sans doute. Et la pauvre Nella enfonçait de plus en plus dans son cœur le mal qui devait le déchirer.

Bien persuadée de la possibilité d'être aimée si elle ne l'était déjà, la jeune fille s'abandonna à l'amour qu'elle avait pour Léon, et cette passion violente, qui n'avait pu jusqu'alors s'échapper de son âme, y fit bientôt d'immenses progrès. Léon était trop loin de se douter de la vérité pour essayer de

détromper Nella. Il avait bien remarqué les yeux ardens de la jeune fille, ses serremens de main bien prononcés; mais il n'avait vu là que l'expression de la reconnaisanee de cette femme envers un homme qui avait des égards pour elle, et il avait continué à l'entretenir avec la même bienveillance, car il s'était accoutumé à son caractère, et éprouvait pour elle une vive amitié.

Décidé par les prières de Nella, Léon consentit à aller, dans la journée, la visiter chez elle; il voulait, en lui donnant un ami, l'arracher à la solitude dans laquelle elle vivait ordinairement.

Quoique le jeune homme ne se fût pas aperçu que dans le cœur de Nella l'amitié laissait prendre place à l'amour, déjà plusieurs personnes l'avaient remarqué, et dans la société de madame Delaur des chucho-

temens, des sourires étouffés, accueillaient l'entrée de Nella et de Léon.

L'esprit fin et observateur de la première, lui avait fait remarquer les signes d'intelligence que se faisaient entre elles les personnes qui les regardaient, et son amour s'en était encore accru davantage.

— Oui, disait-elle, il m'aime maintenant, j'en suis sûre, tout le monde s'en aperçoit, et s'il ne me l'a pas encore avoué, il ne peut tarder long-temps.

Cher Léon! combien mon amour le récompensera du sacrifice qu'il fait à son amour-propre en se donnant à moi, lui si brave et si beau, et moi si chétive et si laide!

Et l'amour, dans le cœur de la jeune fille, était arrivé au plus haut point de son extension.

Léon voyait intimement un jeune homme

qui suivait avec exactitude les soirées de madame Delaur; il se nommait Ernest, était le seul confident de l'amour de Léon et de Marie. Le premier le lui avait confié, car il connaissait l'âme de son ami, et le savait incapable de divulguer un secret dont il était seul instruit.

Ernest ne tarda pas à s'apercevoir des soupçons que la malignité du monde formait sur la liaison qui existait entre Léon et Nella; il vit aussi bientôt l'erreur dans laquelle la bienveillance de Léon jetait la bossue; il prit sur lui d'en prévenir son ami, et de s'entendre tous deux pour arrêter dans l'âme de la jeune, fille si facile à se laisser impressionner, les maux d'une passion non partagée.

Alors il prit un jour Léon à part, et lui montra le ridicule dont sa bonté le couvrait aux yeux d'un monde malin et méchant;

Puis, déroulant ensuite le reste du tableau, il lui fit remarquer l'amour que Nella avait conçu pour lui, et les suites funestes qui en pourraient résulter pour cette pauvre fille.

Léon tombait des nues. Cependant, alarmé par les réflexions de son ami, il résolut de faire cesser de suite un mal dont il était la cause innocente, et partit chez Nella.

Son projet était d'essayer de ne pas blesser le caractère de cette femme, en lui promettant d'être toujours pour elle un ami dévoué, et de lui confier ensuite l'amour qu'il avait pour Marie. Et d'ailleurs, cet amour allait être couronné; le mariage était prêt à se conclure. Un parent d'Eugène s'était chargé d'entamer la négociation près de la tante, qui avait consenti à tout. Il valait donc beaucoup mieux, dans l'intérêt de Nella, qu'il put, par quelque moyen détourné,

l'avertir de son union prochaine, en tâchant d'adoucir dans son cœur l'amertume de ses regrets, car il l'aimait, cette pauvre bossue, et était désolé de lui causer ce chagrin.

Il faisait toutes ces réflexions en allant la trouver. Elle le reçut avec les plus grandes démonstrations de plaisir. Léon s'assit près d'elle; il n'osait lui parler, car il craignait cette explication indispensable. Enfin, réunissant tout son courage il lui dit :

— Nella! vous m'aimez, n'est ce pas?

— Si je vous aime! et elle serrait convulsivement sa main.

— Eh bien! je vais vous faire une confidence, vous annoncer une grande résolution... J'aime quelqu'un, Nella, et je l'aime d'amour!

La jeune fille avait tressailli d'espoir; elle avait remarqué l'air embarrassé de Léon;

elle croyait arrivé le moment où il allait lui déclarer son amour pour elle : son cœur bondissait dans sa poitrine; jamais elle n'avait éprouvé un tel bonheur.

— Mais quel est le nom de celle que vous aimez? Et elle baissait les yeux, car elle croyait entendre son nom sortir de la bouche de Léon.

Lui, n'osait lui répondre, car il voyait que ce mot, ce seul mot, allait annéantir Nella.

Elle crut comprendre son silence, et s'armant elle-même de résolution, brisant les liens de la pudeur de jeune fille, car son amour à elle, chétive créature, il voulait se répandre hors de son âme qu'il brûlait, elle dit :

— Eh bien! moi aussi, Léon, j'aime quelqu'un; je l'aime d'amour aussi; mais avec

une violence dont vous ne vous pouvez douter, que moi-même je ne comprends qu'à peine, qui m'effraie parfois... Et celui que j'aime, Léon!, c'est... vous.!..

Il sentait bien, lui, désolé de l'amour de cette femme, qu'une semblable scène ne pouvait durer plus long-temps, que cette erreur devait cesser, et pourtant il n'osait pas; il était si bon, ce pauvre Léon!

Enfin, essuyant la sueur qui ruisselait sur son visage, il prit la main de Nella et lui dit:

—Hélas! je ne puis vous offrir que l'amour d'un frère.

Un mouvement fébrile agita tout le corps de cette femme; et, relevant sa tête que la honte de ses dernieres paroles avait fait baisser, le regardant avec âme :

— Oui; mais tu m'aimes d'amour aussi! n'est-ce pas?

— Non, Nella, non détrompez-vous, car je ne venais ici que pour vous annoncer mon prochain mariage.

Le saisissement avait ôté la voix à la pauvre fille, si cruellement détrompée. Le rideau s'était déchiré d'un seul coup, sans secousses; tout l'édifice de son bonheur chimérique était renversé : elle voyait son isolement dans toute sa nudité. Elle fixa un moment Léon avec égarement, et puis ses yeux se voilèrent, elle s'évanouit.

Pour le jeune homme, sensible et bon, cette scène était déchirante; il comprenait le mal qu'avait dû éprouver l'être chétif et débile qui était devant lui : il était désolé de ne l'avoir pu prévenir. Il s'empressa de donner à Nella les soins qu'exigeait sa position; et lorsqu'il vit qu'elle commençait à revenir à elle, il la laissa aux soins de ses do-

mestiques, car il craignait que sa vue n'excitât chez Nella une nouvelle commotion.

Lorsque la pauvre fille reprit l'usage de ses sens, la confusion que cette scène avait jetée dans ses idées ne lui permit pas d'abord de se reconnaître; mais bientôt tout se classa dans son cerveau, et elle put apprécier l'étendue de son malheur. Oh! ce fut une bien grande douleur pour elle; c'était un rude coup frappé sur ce corps grêle et délicat; elle devait en mourir.

Son mal prit d'abord l'aspect d'une mélancolie sombre; elle retournait dans la plaie le poignard qui l'avait frappée. Aussi c'était une douleur poignante et aiguë que cette solitude affreuse à la place du bonheur inoui qu'elle avait rêvé; c'était payer trop cher les courts instans de plaisir que son illusion lui avait donnés.

Léon, de retour chez lui, chercha tous les moyens pour adoucir le mal qu'il avait fait à Nella, et n'en trouvant pas, il prit la résolution d'éviter autant que possible de la rencontrer.

Il espérait que l'absence l'effacerait du cœur de cette pauvre fille.

Depuis quelque temps elle était plus calme et plus tranquille; mais ce calme c'était celui de la mort. Sans cesse retirée chez elle, fuyant les sociétées où elle se plaisait autrefois, s'enveloppant des pensées noires que lui suggérait son sort, Nella mourait d'amour et de chagrin.

Un jour, madame Delaur, qui souvent venait s'informer de la santé de la malade, étant assise auprès d'elle, lui apprit que l'union de Léon et de Marie aurait lieu le surlendemain à midi.

Nella était encore trop peu préparée à cet événement pour le pouvoir soutenir; aussi la fièvre s'accrocha à son corps, et le lendemain elle était morte. Morte, la pauvre fille, comme une fleur privée d'eau et de soleil...

Par un hasard cruel, le char mortuaire qui portait les restes de Nella rencontra, à l'église, les voitures de noces de Léon et de Marie, et les cloches sonnèrent en même temps le glas funèbre et l'annonce des épousailles.

Pauvre Nella?

Le Jésuite.

Timeo danaos et dona ferentes.

(VIRGILE, *Enéide.*)

LE JÉSUITE.

Edouard était un bon et brave garçon, bien doux, bien gentil, bien aimable, et qui allait se marier, parce que cela plaisait à son père. Il était sur le point de faire un mariage de convenance, car on lui avait démontré victorieusement, arithmétiquement,

que c'était dans une semblable union qu'il pourrait trouver seulement le bonheur.

— Les passions, mon fils, lui avait dit son père, sont comme les vents, qui commencent d'abord par souffler les zéphirs et finissent ensuite par amener la tempête. Tu vas épouser une femme estimable, bien née, craignant Dieu. Tu l'aimeras, mon fils, et tu me remercieras un jour.

Aussi, docile à ces conseils, Edouard allait se marier le lendemain, et au milieu de la nuit, il se mit à réfléchir. Ses pensées se portèrent tout naturellement sur sa fiancée, cette femme qui, encore quelques heures écoulées, allait être à lui pour toujours, qu'il achetait pour ainsi dire, car elle ne lui avait jamais avoué qu'elle l'aimait, et ne lui apportait en dot que sa beauté, ses grâces et ses vertus. Quand toutes ces qualités sont sûres,

c'est beaucoup; mais est-on jamais sûr de rien?

Cette jeune fille était pourtant bien jolie : des cheveux noirs et touffus, un teint blanc comme la neige; les yeux toujours modestement baissés, avec de longues paupières qui leur donnait un charme indicible : et ces yeux, lorsqu'ils étaient émus par quelque passion, ils se levaient vifs et brillans; enfin, elle se nommait Clara, et c'était la plus ravissante figure de dévote qu'on pût voir, car elle était dévote, Clara, à dix huit ans! elle avait été élevée par une mère âgée, et qui s'était toujours laissée dominer par l'influence des prêtres.

Un homme, qu'elle voyait depuis fort long-temps, et qui avait été jusqu'alors son directeur de conscience, s'était érigé aussi le guide de la jeune Clara : c'était lui qui s'était chargé de la mettre dans le chemin de la

vertu, et de la conduire ainsi à l'éternelle béatitude.

Il avait environ quarante ans et était encore fort bien conservé pour son âge. Sa figure fraîche annonçait la santé; mais son regard douteux et indécis, ses paroles, jamais positives, son air cafard enfin, indiquaient l'homme moitié prêtre, moitié personne naturelle; d'ailleurs malgré l'intimité qui l'unissait à la mère de Clara, jamais il ne lui avait avoué s'il était laïque ou ecclésiastique.

Edouard n'avait pas vu sans une crainte secrète les fréquentes visites que le jésuiste, car c'en était un, faisait à sa fiancée; il se défiait de cet homme; mais les égards que chacun lui témoignait dans cette famille, où il était reçu comme un père, comme un saint, avaient, sinon fait disparaître, du moins

diminué ses soupçons; et, décidé par les pressantes sollicitations de son père, il se préparait à épouser Clara.

Et puis l'amour-propre parlait aussi chez lui.

— Il n'est pas possible, se disait-il, que cette jeune fille si fraîche et si jolie ait pu consentir à donner son amour à cet homme, que je hais vraiment.. Mais si par quelques manœuvres détournées, et que je ne puis soupçonner, il s'est acquis quelque pouvoir sur Clara, lorsqu'elle sera ma femme j'y mettrai ordre; et d'ailleurs je ne veux pas que ce cafard mette jamais les pieds chez moi.

Edouard faisait toutes ces réflexions à part lui; la veille de son mariage, il en faisait bien d'autres, ma foi; mais pour celles-ci je ne puis les dévoiler.

Enfin le soleil du jour qui devait-être le

plus beau de la vie de notre jeune homme, se leva resplendissant, et le marié, après avoir fait la toilette de rigueur, fut chercher les principaux invités, et accompagna Clara à l'autel. Le *conjugo* fut prononcé; ils étaient mariés et bien mariés.

On doit éprouver une singulière sensation lorsqu'après quelques cérémonies on est uni pour jamais à une femme dont on ne connaît qu'à peine le caractère, et qui plus souvent encore n'a aucun amour pour vous. Et ces pleurs dont la mariée arrose, le soir, la couche nuptiale, et que vous prenez pour les adieux qu'elle fait à sa virginité mourante, tandis que peut-être elle regrette un amant que son union lui fait perdre. Ceci doit être assez bizarre. C'est tout simplement une question que moi, célibataire, j'adresse à vous, lecteur marié... Mais passons sur l'apologue.

Edouard se conduisit pendant toute la journée avec une décence remarquable, en jeune homme bien élevé, sage, n'approchant de sa femme qu'à une distance convenable, et ne lui parlant que selon les règles de la plus scrupuleuse étiquette : c'était très-bien de sa part ; aussi ne vous disais-je pas qu'il était bien doux, bien gentil, le marié !..

Cependant la journée était écoulée, la nuit commençait à s'avancer ; et, comme il faut que tout ait une fin, Clara, pressée dans les bras de sa mère, arrosée de ses larmes, fut placée entre les mains de son mari, et le remise obligé les conduisit au domicile conjugal.

Edouard était préoccupé, presque mécontent. Ayant examiné, dans la scène de la fin, la mine du jésuiste, il avait vu dans ses yeux quelque chose de contraint comme un re-

gret. Et puis il avait surpris un regard que Clara avait jeté à cet homme, un regard suppliant d'abord, et puis ensuite encourageant peut-être. C'était là ce qui le préoccupait, le marié.

Et il avait tort, n'est-ce pas? Car si pour un regard insignifiant il va déjà se brouiller le cerveau, que fera-t-il si.....

Cependant l'air doux et timide de sa femme, son sein doucement agité, les larmes silencieuses qui roulaient sous l'arc de ses cils, comme des perles brillantes, et puis l'approche du moment, toutes ces jolies choses lui inspirèrent de tout autres idées, et lorsqu'il, fut chez lui enfermé seul avec elle, il ne pensait plus qu'à l'amour.

Respectons les mystères du lit conjugal; disons seulement qu'Edouard ne dormit pas de la nuit; sa préoccupation était de nou-

veau venue le saisir : quelque chose, comme le soupçon, lui ôtait le sommeil; il demandait des doutes à tous les pyrrhonniens du monde...... Cependant c'était un mal irréparable ou une injustice de la nature; il fallait, bon gré malgré, en prendre son parti; et d'ailleurs faire du scandale n'était pas dans ses goûts : il résolut seulement d'avoir, le lendemain, une explication avec Clara.

Le matin, en effet, il l'éveilla et lui dit.

— Vous devez vous souvenir, Clara, du serment qu'hier vous avez prononcé à l'autel : je ne vous en rappellerai qu'une partie, c'est que vous m'avez promis obéissance... Certes, je n'ai pas l'intention de vous gêner en rien, de vous tyranniser; mais j'ai une défense formelle à vous faire, et qui sera exécutée, je le jure. Je vous défends de re-

cevoir ici, sous quelque prétexte que ce soit, ce prêtre que j'ai vu constamment chez votre mère.

Un frisson imperceptible passa sur le corps de Clara, ses lèvres blanchirent un moment, et aussitôt elle se remit.

— Vous m'avez entendu ?

Elle ne répondit que par un signe de tête.

— Songez bien que je veux être obéi ; car j'ai des doutes, voyez-vous, et si vous avez donné à un autre ce que vous deviez conserver pour moi seul, je puis vous pardonner ce qui est passé, mais maintenant que vous êtes ma femme, l'honneur m'ordonne de veiller sur vous.

Elle paraissait ne pas comprendre les phrases indirectes d'Edouard, et l'écoutait dans un calme profond, celui de l'innocence, ou il était imité à s'y méprendre.

Son air assuré rendit au mari un peu de confiance: il endormit ses soupçons, bien décidé à ne se former un jugement sur la moralité de sa femme, qu'après un plus mûr examen.

Pendant six mois, l'union d'Edouard s'écoula pour ainsi dire sans aucun nuage. Sa femme, docile autant que possible, se soumettait à tout ce qui paraissait lui faire plaisir. Depuis son mariage le jésuite n'avait pas mis les pieds chez lui, et Clara allait moins souvent qu'autrefois à l'église. Edouard était déjà presque entièrement rassuré, lorsque le soupçon, rapide comme la pensée, vint de nouveau se glisser dans son cœur pour le torturer encore.

Il avait trouvé dans les cendres une lettre déchirée et dont une partie avait été la proie des flammes; par une curiosité sans but fixe,

il avait ramassé l'un des morceaux, et reconnu la signature du prêtre qui lui était si odieux : recueillant avec soin les autres fragmens épars, il en vint à recomposer une phrase de la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Il t'obsède, dis-tu, il faut prendre patience et attendre pour nous voir une occasion favorable qui maintenant ne peut tarder. »

Il n'y avait pas à en douter, une intrigue secrète était nouée entre sa femme et le prêtre, il en avait la preuve morale dans les mains.

Mais comment le lui faire avouer? c'était chose assez difficile; car, après tout, rien n'indiquait que cette lettre fût adressée à Clara, et c'était seulement son instinct de mari trompé qui lui en donnait l'assurance. Bien déterminé à convaincre sa femme de sa

perfidie, il prit le parti de dissimuler et d'agir de ruse, car il en fallait pour jouer au plus fin avec un jésuite et son élève.

Pour ce faire, il appela sa femme, et, tachant de conserver son sang-froid, il lui dit:

Clara, je viens de recevoir une lettre qui m'invite à me rendre à Melun; c'est une affaire assez importante pour qu'il faille que je m'y rende à l'instant: en y mettant toute la diligence possible, je ne pourrai être de retour que demain au soir au plus tôt; si tu y es disposée, tu viendras m'accompagner jusqu'à la voiture, que je prendrai de suite, si j'y trouve encore une place; et il imitait si bien la vérité qu'elle le crut.

Edouard examinait attentivement si quelque signe extérieur ne viendrait pas corroborer ses soupçons; mais, sans manifester ni joie ni déplaisir, elle consentit à l'accompagner.

La voiture était prête à partir, il prit une place qui restait encore, et après avoir embrassé sa femme et lui avoir recommandé de venir au-devant de lui le lendemain au soir, il roula vers Melun.

Lorsqu'il eut dépassé la barrière, il fit arrêter la voiture, en descendit et rentra dans Paris. Toute la journée, il resta caché chez un ami, et lorsque la nuit fut assez avancée pour qu'il crût pouvoir surprendre sa femme, il prit le chemin de sa demeure.

Il avait eu soin avant de partir de prendre la double clef de la porte d'entrée, et, sans avoir réveillé personne, il s'approcha de la chambre à coucher.

Ses pressentimens ne l'avaient pas trompé : à la lueur d'une veilleuse, il trouva sa femme dans les bras du jésuite, son amant.

Ils dormaient tous deux sans s'attendre au

réveil. Sur les lèvres du prêtre se dessinait le sourire de la volupté satisfaite. Avez-vous vu cette tête d'Holopherne par Horace Vernet, elle sourit encore sous le glaive de Judith. Eh bien! c'était le même sourire et presque la même position.

Edouard les regardait en silence, sa tête était en feu, les gouttes de sueur ruisselaient sur son visage, grosses et froides, les yeux hagards; et prenant le prêtre par le bras : Ah!... dit-il avec un grognement étouffé.

L'autre encore tout aux jouissances qu'il avait éprouvées, savourées, tout à l'heure, se tournant vers lui :

— Non, chérie! non, laisse-moi.

Mais la force avec laquelle Edouard serrait son bras, l'éveilla tout à fait; il ouvrit les les yeux et rencontra ceux d'Eugène, rouges et ardens. A cette vue, le cri que la douleur

allait lui arracher expira sur ses lèvres : il avait reconnu l'époux dont il tenait la place.

— Ah ! enfin, s'écria Edouard, mes pressentimens ne m'avaient donc pas trompé, misérable ! Et par un mouvement violent, il le précipita hors de ce lit qu'il souillait.

Le prêtre tomba à genoux. — Grâce! grâce! au nom du ciel.

— N'invoque pas le ciel, infâme, ou je ne suis plus maître de moi.... Si tu étais un homme, je te tuerais; mais tu es un jésuite. Et d'un violent coup de pied dans les reins il l'étendit à terre.

Clara s'était roulée la tête dans ses draps.

Mais une autre pensée vint à Édouard.

— Prêtre, relève-toi.

Le jésuite ne bougeait.

—Relève-toi, te dis-je; et d'une main vigou-

reuse il remit sur ses jambes le jésuite effrayé.

— Reprend la place que tu occupais dans ce lit tout à l'heure, près de cette femme qui n'est plus la mienne : je te la cède.

Le jésuite le regardait d'un œil hagard et effrayé.

— Je te la cède, te dis-je; il poussa cet homme vers le lit, et ensuite il sortit de la maison.

Le lendemain, Édouard et Clara se séparèrent sans bruit et sans scandale, comme des gens bien nés : aussi je vous disais bien qu'il était doux et gentil ce jeune homme.

Environ deux mois après cette scène, Édouard mourut à la suite d'une assez longue maladie, dont on attribua la cause au chagrin qu'il avait éprouvé; mais des per-

sonnes dignes de foi assurent que le laboratoire de Mont-Rouge connaît beaucoup mieux les causes de sa maladie.

Sa femme, par une clause du contrat, héritait de sa fortune après lui.

Une Hallucination d'Esprit.

False création

Prouding from the heat oppressed train.

(SHAKESPEARE.)

UNE HALLUCINATION D'ESPRIT.

Le soir où ceci lui arriva, nous étions, Henri et moi, couchés dans la même chambre.

Faites attention d'abord que je ne vous vais pas faire un conte, que je n'invente pas, au gré de mon imagination, quelque-

fois bizarrement inspirée, une aventure, avec l'intention de vous récreér : pas du tout, je suis le narrateur, l'historien, si vous voulez, d'un fait qui s'est passé en ma présence. Voilà tout.

Et pour que vous trouviez mon histoire encore plus singulière, je vais vous faire faire connaissance avec Henri.

C'est un fort bon garçon d'abord, et pas bête du tout, bon vivant, s'exprimant fort bien, brave autant qu'on peut l'être, un bon camarade, enfin, dans toute l'acception du mot.

Sa religion est très-belle : elle est sienne.

Son caractère, sans être exalté, se passionne très-facilement : il est artiste.

Il aimait sa mère avec une ardeur inexprimable. Sa vieille mère, avec ses petits bonnets plissés, ses cheveux blancs, ses robes

presqu'à paniers, et qu'elle portait encore sous le despotisme impérieux de la mode de nos jours.

Bien des révolutions avaient passé sur la tête de cette femme, mais rien d'elles n'avait pu influer sur ses pensées et sur ses manières: elle était un de ces types perdus maintenant, et que notre génération nouvelle ne nous fournira jamais; car nous, jeunes hommes, nous nous distinguons par une versatilité de pensées, une légèreté de principes qui n'étaient pas du tout du fait de nos ancêtres. Avaient-ils tort, après tout?

La mère de mon ami est morte déjà depuis plusieurs années.

Je le vois encore, Henri, pendant le temps que dura la maladie de sa mère, l'entourant des soins les plus doux et les plus délicats; assis au pied de son lit pendant

son sommeil, les yeux fixés sur elle, il épiait les moindres mouvemens de sa physionomie, comptait pour ainsi dire les battemens de son cœur, et était prêt, à son réveil, à prévenir tous ses besoins, tous ses désirs.

Et quand, par des soins si assidus, il fut parvenu à lui rendre une santé artificielle, il la prenait dans ses bras et allait l'exposer dans le jardin à la douce chaleur du soleil du printemps; avec quel plaisir il voyait renaître sur les joues ridées de la malade une légère teinte rosée : alors il espérait tout, ce bon fils.

Dans ces momens-là, il se mettait à genoux près d'elle, et, par de joyeux contes, il tâchait de ramener sur les lèvres de sa mère un sourire; et quand il y parvenait, oh! les rayons du soleil avec leur chaleur vivifiante, la renaissance des fleurs

et des feuilles avaient moins de charmes que ce sourire, car sa mère était tout pour lui.

Aussi elle lui rendait bien son amour; et en se voyant prête à quitter son Henri, elle en regrettait d'autant plus la vie.

Les pressentimens qui lui annonçaient sa fin ne la trompaient pas : elle mourut bientôt, exhalant son dernier souffle avec le dernier mot de la bénédiction qu'elle donnait à son fils: elle s'éteignit sans douleur. Oh! s'il existe une autre vie où la vertu soit récompensée, elle est heureuse maintenant.

De ce jour, je fus sûr que la douleur ne tue pas, car Henri aurait été joindre sa mère : ce qu'il éprouva était vrai, profondément senti; pas une larme ne mouilla sa paupière, pas un sanglot ne souleva sa poitrine, mais moi, qui le connaissais, je savais

les combats intérieurs qu'il se livrait, ses longues rêveries me faisaient mal : je craignais qu'il ne devînt pour le moins fou.

Heureusement il n'en fut rien. Voilà quatre ans que cette bonne dame est morte, et Henri a retrouvé presque toute sa gaîté d'autrefois. Nous parlons cependant rarement de sa mère, car je crains toujours de toucher une plaie à peine cicatrisée.

Ainsi voilà le portrait de Henri assez esquissé pour qu'on puisse le comprendre, et si je me suis plus particulièrement étendu sur son amour filial, c'est que c'était le sentiment dominant par excellence dans la vie de mon ami.

Pour en revenir à mon histoire, nous étions couchés dans la même chambre, nos lits étaient proches, car le logement était petit, et l'on sait assez généralement que les

jeunes artistes n'ont pas de bien vastes appartemens.

Nous avions passé toute la journée à Meudon, admirant la nature alors dans toute sa beauté : c'était au commencement de juin, la végétation était dans toute sa force, et comme, depuis le retour du beau temps, nous n'avions pas quitté les murs enfumés de la grande ville, c'était un bien grand plaisir pour nous que cette promenade: nos poitrines se dilataient, nous respirions avec délices l'air embaumé de la campagne.

Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'une excursion le matin, dans les bois, surtout lorsque pendant long-temps vous n'avez eu devant les yeux que des toits rouges et bleus, des maisons uniformément blanches ou noires, qu'une semblable excursion, dis-je, fait éprouver un inconcevable bonheur ?

Le vert des arbres brillanté par les gouttelettes de rosée, le chant, mêlé de sons bizarres mais harmonieux, des oiseaux, et le parfum des fleurs nouvelles, tout cela fait vivre d'une autre vie; et quand vous rentrez dans la ville, une opression qui fait mal vous saisit, et il faut plusieurs heures avant d'y être accoutumé.

Eh bien! toute la journée, nous avions passé par ces diverses sensations; contre notre habitude, elles nous avaient laissé à l'âme une sorte de mélancolie presque religieuse.

Lorsque nous fûmes au lit, nous prîmes un livre: moi, c'était Byron; Henri s'empara d'un autre, et chacun de son côté se mit à lire à la lueur incertaine d'une veilleuse. Il y avait à peu près une heure que nous étions occupés ainsi lorsque la lampe s'éteignit

faute d'alimens, et force nous fut de suspendre notre lecture; alors nous nous mîmes à causer.

Je ne sais si les impressions de la journée nous avaient mal disposés, ou si nos lectures en étaient la cause, mais notre conversation n'avait pas la gaîté ordinaire : elle était vague, indécise; je me sentais comme mal à l'aise, et me retournais dans mon lit pour trouver le sommeil.

Je venais de faire une question à Henri, je ne me rappelle pas à quel propos; il ne me répond que par : Ah!... de surprise, d'étonnement et peut-être d'effroi.

Je tressaillis dans mon lit.

— Qu'as-tu Henri? lui dis-je.

Pas de réponse; j'eus presque peur, et renouvelant ma question.

— Mais qu'as-tu donc?

— Oh! laisse-moi, laisse-moi, ne me parle pas.

Et puis il ajouta avec une expression d'émotion infinie : Ma mère!...

Pour le coup, sa voix me parut si extraordinaire, que je fus tout à fait effrayé.

— Au nom du ciel, es-tu malade? faut-il que j'allume un flambeau?

— Non, non; je t'en conjure, ne fais pas un mouvement. Et il ajouta avec la même inflexion que tout à l'heure :

— Ma mère!...

J'étais immobile de surprise et d'étonnement, et pendant dix minutes que dura cette incroyable scène, on n'entendit dans la petite chambre que le bruit de l'air entrant dans nos poumons.

Enfin Henri me dit : — Tu peux allumer un flambeau, car elle est disparue mainte-

nant; et il se mit à réciter avec ferveur un des pseaumes de la pénitence, le *De profundis*.

J'avoue que je le crus fou ; je sautai à bas du lit, et pendant que j'allumais la chandelle , sa prière était finie.

Je le regardai alors ; il était pâle comme un linge, mais on voyait répandu sur ses traits un sentiment de bien-être.

— Mon cher , me dit-il , je viens d'avoir la plus heureuse vision possible : j'ai vu ma mère , là, et il me montrait le pied de son lit ; elle me regardait avec amour , elle m'a même parlé , car j'ai entendu sa voix. J'ai tout reconnu dans son habillement : le petit bonnet plissé, la robe à ramages ; et avant de disparaître , elle m'a fait un signe d'adieu avec la main.

Je voulais lui dire qu'il avait rêvé.

— Non, me répondit-il ; c'est ma mère, te dis-je : je l'ai vue encore une fois, et je suis content. Alors il posa sa tête sur l'oreiller et s'endormit d'un sommeil calme et tranquille.

Avant de m'endormir moi-même, je jetai les yeux sur le livre qu'Henri lisait avant son hallucination d'esprit : c'était les contes fantastiques d'Hoffmann ; il venait de finir le *Violon de Crémone* : je compris alors.

Olivia.

C'était une de ces femmes nées pour régner au sérail et se baigner sous les sycomores de Stamboul, amoureuse, impressionnable, colère, nerveuse..........

(Eugène Sue, *Un Remords.*)

OLIVIA.

Ernest, jeune artiste aux passions impétueuses, aimait de l'amour le plus violent une femme qui, depuis quelques mois déjà, avait répondu à ses feux. Tout entier au bonheur de la posséder, Ernest jouissait du fruit de ses soins et de ses prévenances au-

près d'elle, car il était sûr d'être aimé.

Cependant une secrète inquiétude l'agitait; car sa maîtresse, jetée dans le tourbillon du monde, était souvent exposée aux séductions d'une foule de jeunes gens, quelquefois spirituels et bien faits, qui aspiraient tous à sa possession. Aussi n'était-il pas toujours tranquille, et il fixait sur cette femme un regard investigateur et jaloux, celui d'un amant qui craint d'être trompé. Quelquefois aussi, comptant sur la fidélité de sa belle, il se mettait à l'aimer plus fort. Après tout, ce n'étaient que quelques légers nuages qui obscurcissaient son amour et lui faisaient désirer ensuite des jours plus sereins.

Olivia, c'était le nom de sa maîtresse, était une femme qui, blasée sur les plaisirs des sens, avait pourtant jeté sur Ernest toute l'affection dont elle était capable, et qui, en l'ai-

mant autant qu'elle le pouvait, croyait ne pas enfreindre ses promesses d'amour constant, en lui faisant une infidélité qu'elle cachait toujours avec soin.

— Oui, lui disait-elle, en toi, mon Ernest, j'ai placé toutes mes pensées d'amour, tout mon bonheur présent, je t'aime avec toute l'ardeur de mon âme, mais il faut que tu m'aimes aussi uniquement sans réserve.

— Je t'aime comme tu le désire, Olivia, répondait-il; mais sois moi fidèle au moins.

— Je le suis, et le serai toujours.

Tranquille alors, Ernest lui prouvait combien il l'aimait. Un jour, il fut détrompé et acquit la cruelle certitude qu'un autre partageait avec lui son plus cher trésor : il apprit qu'Olivia, malgré toutes ses promesses, lui était infidèle.

Oh! ce fut un moment bien cruel à passer

pour lui: elle qu'il aimait tant! qu'il regardait comme son épouse, son bien, elle le trahissait pour se donner à un autre!... Il pleura, il pleura bien long-temps, car ce coup avait brisé dans son âme toutes ses illusions d'amant, tout son avenir d'amour; et puis il résolut de se venger. Il voulut détruire du même coup celui qui partageait avec lui et celle qui l'avait si douloureusement trahi; il voulait provoquer cet homme, et, dans un duel à mort, le tuer, lui arracher le cœur et l'apporter sanglant aux pieds d'Olivia; mais ensuite il réfléchit.

— Eh quoi! j'irais, pour une femme méprisable, exposer ma vie, couper dans leurs racines, mes espérances d'homme et d'artiste; car si j'allais mourir maintenant, mon nom serait-il connu? Non, non, il faut vivre, il faut aussi me venger; mais comment?

Après de longues réflexions qui durèrent une journée, mais que son imagination exaltée, que sa sensibilité excitée lui firent paraître un siècle, il s'arrêta à un projet, et résolut de l'exécuter.

Le soir il s'endormit, ses rêves furent tous remplis des souvenirs de celle qui, naguère encore, était sa bien-aimée. Un moment il la vit dans ses bras, la tête reposée sur son sein et lui jurant de n'aimer qu'Ernest; ensuite il la vit à ses pieds, avouant qu'elle l'avait trompé et lui demandant grâce de la vie qu'il voulait lui arracher pour la punir de sa trahison. Alors une sueur froide courait sur son corps, ses artères battaient avec violence : la fièvre, avec ses mains aiguës, s'accrochait à son corps fatigué.... Il était bien malheureux ! Plaignez, plaignez le pauvre Ernest !

Enfin il s'éveilla; le sommeil, au lieu d'avoir rafraîchi ses sens, les avait encore plus irrités s'il est possible. Il se leva avec la ferme résolution d'accomplir son projet, et se rendit chez l'homme qui l'avait rendu si malheureux.

— Monsieur, lui dit-il, vous me connaissez sans doute, je suis l'amant d'Olivia. Et la pâleur était sur son visage, les gouttes de sueur ruisselaient sur son front, et il tremblait horriblement.

L'autre ne disait rien.

— Vous le savez, monsieur! hurla Ernest.

— Je le sais.

— Cette femme vous a donné ce qu'elle ne devait donner qu'à moi... Et sa voix était terrible, ses yeux flamboyaient; il était arrivé au paroxisme de la fureur. L'autre était

presque terrifié par ce regard profond qui se fixait sur lui.

Tout à coup Ernest se radoucit, ses yeux cessèrent de lancer les éclairs de jalousie que la vue de son rival avait allumés, il fut tranquille et lui dit :

— Je suis un fou!... Vous avez dû croire, monsieur, que je venais vous demander compte de mes joies que vous m'avez enlevées, vous proposer de nous couper la gorge, de jouer à pair ou non la vie de l'un de nous, pour que l'autre fut le seul possesseur d'Olivia. Détrompez-vous : une femme éhontée, qui a trahi la foi qu'elle m'avait jurée, ne mérite pas que deux jeunes hommes qui valent cent fois mieux qu'elle, aillent compromettre leur vie : je la méprise trop pour m'y décider.

Et il disait toutes ces paroles avec une

volubilité entraînante, avec tant d'assurance, que l'autre le regardait sans presque oser lui répondre. Ernest s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Elle a été à vous; vous devez avoir des preuves de sa duplicité, quelque lettre, quelque objet: en avez-vous? hein, répondez!

— Une lettre, répondit Edmond, c'est le nom du second amant.

— Donnez-la-moi, s'écria Ernest, donnez-la-moi; car si vous me la refusez, je vous l'arracherai par la force, je vous assassinerai s'il le faut.

Il lui avait jeté ces paroles avec une effrayante énergie; et puis il s'arrêta par une transition subite, et lui dit :

— Ecoutez, vous devez mépriser cette femme; pour vous elle m'a trompé, pour un autre elle vous a trompé peut-être: réu-

nissons nos deux injures et vengeons-nous ensemble; le voulez-vous?

— Mais, balbutia Edmond.

— Le voulez-vous? reprit Ernest. Et dans ces trois mots, il y avait une impérieuse volonté. C'était un ordre qu'il fallait exécuter, ou le sang devait se répandre.

Celui à qui s'adressait notre artiste, qui n'avait aucun amour pour Olivia, qui savait bien que cette femme s'était donnée à lui sans réflexion comme sans amour, consentit cependant à se venger, bien qu'il n'eût pas été offensé. Et puis il y avait là de quoi fournir à la faim de scandale qui tenait tous les jeunes hommes ses amis, de quoi passer pour un homme à bonne fortune; cela flattait sa vanité : il consentit et s'enquit des moyens.

— Voici mon projet, lui dit Ernest : je

vais aller trouver Olivia, je feindrai pour elle tout l'amour que j'avais autrefois, et, sous un prétexte quelconque, je l'engagerai à se trouver chez moi à midi. Vous y viendrez ensuite, et me demanderez, pour la lui remettre, cette lettre que vous m'allez confier. Nous verrons ce qu'elle dira, et ensuite je veux la chasser de chez moi, en la gratifiant de toutes les épithètes honteuses qu'elle n'a que trop bien méritées.

L'affaire étant ainsi arrangée, il s'achemina vers la maison de sa belle.

— Mon amour, lui dit-il, je viens te voir ce matin, pour te prier de passer à midi chez moi.

— Mais pourquoi? puisque tu es ici. Dans une heure midi sonneront : tu es mon amant ici comme chez toi.

— Je le sais ; mais viens à midi.

— Pourquoi, te dis-je?

— Je veux te faire une surprise, te récompenser de tout l'amour que tu as pour moi.

Et il souriait en disant cela; mais son sourire était satanique : c'était un sourire de damné; si Olivia l'eût vu, elle ne fût pas allée chez lui.

— Puisque tu le veux, lui dit-elle, j'irai.

— Eh bien! j'y compte; je vais te précéder de quelques instans, et t'attendrai avec impatience. Et puis il l'embrassa tendrement, bien tendrement même, car ce baiser, c'était un baiser d'adieu, il le savait.

Quand il fut parti, Olivia, tout entière à des pensées d'amour, cherchait quelle était la surprise qu'il lui préparait : c'était en vain qu'elle y croyait réussir.

— C'est, pensait-elle, quelque souvenir

qu'il veut me donner.... ; son portait peut-être. Que je serais heureuse, car je l'aime tant!

Alors, elle se rappela son infidélité envers lui, et se prit à trembler ; un long frisson lui effleura le corps: il y avait là une espèce de pressentiment de ce qui lui allait arriver. Mais, comme midi approchait, elle s'apprêta à partir pour son rendez-vous.

Avant de quitter cette chambre, ces meubles sur lesquels ses yeux aimaient à se reposer, elle éprouva un saisissement, et leur jeta un regard triste et mélancolique. Il lui semblait qu'elle allait les quitter pour toujours.

— Qu'ai-je donc? se disait-elle; il me semble qu'ordinairement je ne suis pas comme cela. Cette visite que je vais faire à mon amant n'est pas assez extraordinaire pour

que je sois troublée à ce point: je suis chez lui si souvent, et je n'y trouve que le bonheur. Folle que je suis!

C'était là une espèce de pressentiment qui semblait l'avertir de ce qui lui allait arriver: que ne l'écoutait-elle, cette voix intérieure qui lui disait de rester... Cependant, elle partit.

Il l'attendait.

— Ah! te voilà, dit-il, tu es exacte: c'est une preuve de ton amour..... pour moi. Et il souriait, mais du rire de tout à l'heure.

— Et cette surprise?

— Attends un peu, elle va venir assez tôt Et ses yeux étaient brillans, ils fixaient Olivia qui commençait à s'effrayer.

On frappa à la porte.

— Entrez!

C'était Edmond... Elle comprit alors, et un éclair passa devant ses yeux. Elle faillit tomber, et s'assit sur le lit.

— Monsieur, dit Edmond, je viens réclamer de vous une lettre qui m'appartient, et que je veux remettre à madame.

Olivia était immobile, sa langue s'attachait à son palais, des étoiles de mille couleurs passaient devant ses yeux ;..... elle était bien punie.

— Là voilà, monsieur...... Son amour vous pèse donc déjà ?.. Vous avez tort, elle est bien, cette femme. Si c'est le partage de ses faveurs qui vous gêne, pour un déjeuner je vous vendrai ma part.

— Ah ! fit Olivia...; mais dans cette exclamation il y avait quelque chose de surnaturel : c'était un râlement convulsif, c'était...... que sais-je enfin. Les deux jeu-

nes gens furent émus et se turent, le drame commençait.

Tout à coup, une crispation nerveuse s'empara d'elle; elle se tordait horriblement, poussait des gémissemens, et puis resta sans mouvement par terre à leurs pieds, Cette scène qui venait de se passer était belle comme Antony assassinant sa maîtresse. Les deux hommes étaient étonnés.

Alors, elle revint à elle. Ernest s'en apercevant, dit à Edmond avec insouciance :

— Edmond, faites-moi un cigarre, je vous prie.

Mais Olivia se leva; son orgueil de femme, blessé dans l'endroit le plus sensible, venait de la rappeler à la vie.

— Lâches ! s'écria-t-elle, adieu !

Elle s'enfuit d'une course vagabonde et désordonnée. Elle s'arrêta seulement à la

Seine, au Pont-Royal. L'eau paisible et argentée coulait tranquillement sous les arches, mais la chute d'un corps lourd vint troubler la surface du fleuve ; l'eau s'entrouvrit un instant, et puis tout fut fini.

Ernest et Edmond vinrent quelques momens après; des pêcheurs s'occupaient à rendre une femme à la vie, et cette femme c'était Olivia !

EUGÈNE,

Esquisse de Moeurs en trois parties.

PERSONNAGES.

EUGÈNE, Artiste peintre.

SAVIGNY.

ADOLPHE.

LAMBERT.

Mme EMMA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de peintre ayant une porte à droite et l'autre à gauche du spectateur; à gauche, un tableau placé sur un chevalet; à droite, au fond, une croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÈNE, *seul; il se lève et jette ses pinceaux avec colère.*

C'est insoutenable! je ne puis plus y résister long-temps!.. Sentir et ne pouvoir rendre!.. L'objet est là, devant moi; il me suit!

La nuit, le jour, il est presque palpable, et c'est lorsque je crois pouvoir le rendre sur la toile qu'il me fuit, qu'il m'échappe !.... Ah ! je mène une bien misérable vie, une vie toute d'illusion, un supplice de tous les jours. Trompé dans toutes mes affections, dans tous mes espoirs !.. J'embrasse, jeune encore, la carrière des arts, croyant trouver là un état qui m'entourera de considérations, d'honneurs, et c'est au moment où j'espère toucher au but, où je crois faire remarquer mon nom d'artiste, que mon talent m'abandonne. Malédiction! faudra-t-il donc mourir inconnu! mourir sans laisser sur la terre quelques traces de mon passage!.. Et, après tout, insensé que je suis, pourquoi chercherais-je la renommée? qui applaudira à mes succès... Emma, que j'aimais, n'est-elle pas perdue pour moi, ne m'a-t-elle pas

trompé, elle, le rêve de tous mes instans, ma divinité, mon temple enfin! ne s'est-elle pas vendue, et à qui? A un homme que j'appelais mon ami, qui était le confident de mes pensées secrètes, de mes amours. Oh! les infâmes qu'ils sont! avec quelles douloureuses émotions je me rappelle mes projets d'autrefois, que je racontais avec tant de confiance à ce lâche Savigny!.... Un jour, lui disais-je, ami, je serai célèbre, j'environnerai le front de ma fiancée, de mon Emma, d'une auréole de gloire et de bonheur : la célébrité de son mari rejaillira sur nos enfans!.... Enfant que j'étais moi-même! cet homme m'écoutait, et dès lors il méditait dans son âme hypocrite des projetts pour trahir. Tout lui réussit à souhait : Emma, aussi fausse que lui, l'épousa pour son or. Oh! je pleurai! je pleurai bien long-

temps!... Mes illusions détruites, mes espérances d'enfant qu'elle avait anéanties d'un seul mot. L'infâme! qu'a-t-elle fait de l'amour qu'elle m'avait si solennellement promis a moi, son fiancé!... Et lui, qu'a-t-il fait de cette amitié si sainte dont je lui avais donné tant de preuves, et que rien, disait-il, ne pouvait désunir?.... Ah! ils ont cru jouer avec mes passions, avec mes douleurs; ils ont pensé que je verrais de sang-froid la ruine de tout ce que j'avais de plus cher; qu'ils se détrompent! car je ne vis plus maintenant que pour une chose, pour les briser, pour les entraîner dans ma chute, et je le ferai; oui, de par le ciel, je le ferai!...Oui... mais d'abord il faut que comme artiste je sois connu : ce tableau, je le sens, doit assurer ma réputation : il le faut, je le veux!.... Essayons de travailler encore, le

ciel ne me sera peut-être pas toujours contraire; que les Muses au moins ne trahissent pas!... Si j'avais seulement un modèle, la vue de la nature réveillerait peut-être mes sens engourdis. Ce diable de Lambert est toujours ici quand je n'en ai que faire; il ne viendra pas aujourd'hui, c'est pourtant son heure ordinaire!

SCÈNE II.

EUGÈNE, LAMBERT.

LAMBERT, *qui est entré en chantant vers la fin du monologue.*

Salut alors, monsieur Eugène..... Tra la la, etc.

EUGÈNE.

Arrive donc, Lambert, arrive donc! je t'attends.

LAMBERT, *en chantant.*

Je t'attends, viens, je t'attends! Ah! ah! vous m'attendez, c'est pour poser sans doute? Ça n'est pas si malheureux : j'avais besoin d'une séance pour me refaire, sans quoi j'étais sans un gueusard de sou.

EUGÈNE.

C'est de ta faute aussi, pourquoi est-tu si paresseux.

LAMBERT.

Ah bien! par exemple, appeler paresseux un homme qui, comme moi, cumule deux fonctions extrêmement importantes dans le monde artiste; car vous savez aussi bien que moi que, modèle le jour, je figure le soir dans les chœurs d'un petit théâtre *extra-mu-*

ros. Eh bien ! malgré un talent reconnu pour ces deux parties, je suis toujours calé comme mardi-gras avec une sardine. Ah! Dieu de Dieu, quand donc viendra le règne de la doctrine saint-simonienne, où chacun sera rangé selon sa capacité. (*Il chante.*) *Viens, gentille dame, etc., etc.*

EUGÈNE.

Allons, tais-toi, bavard, tu vas poser. Mets-y toute ton énergie : il faut m'inspirer!...

LAMBERT.

Vous inspirer, ah! je l'espère bien : il faudrait qu'un peintre fût de marbre pour ne pas faire un chef-d'œuvre en me regardant; aussi j'ai un torse, Dieu de Dieu, quel torse! des jambes un peu bien, j'ose le dire, et un

goût et une vivacité de sentiment appliqués à la pose. Tenez, voulez-vous un jeune homme amoureux? Voilà!... Un curé effrayé? Voilà!... Même une jeune fille innocente et effrayée qui s'évanouit? Voilà! etc. (*Il contrefait ces différentes poses et chante.*) *La voilà, la voilà, etc, etc.*

EUGÈNE.

Imbécile, va! cesse tes niaiseries, et pose sérieusement!

LAMBERT.

Imbécile, c'est possible; mais, après tout, ma folie est gaie : je suis heureux, sans chagrin, et, tout pauvre que je suis, je marche la tête levée comme un chien qui passe l'eau.

EUGÈNE.

Allons, c'est bien; prépare-toi. (*On entend*

frapper à la porte.) Qui vient encore me déranger? vas-y voir, Lambert, et ne laisse entrer qu'après m'avoir dit le nom de cet importun.

LAMBERT.

J'y vais.

SCÈNE III.

EUGÈNE, LAMBERT, SAVIGNY.

LAMBERT, *qui est allé à la porte.*

Monsieur Savigny!..

EUGÈNE.

Savigny! le traître! le mari d'Emma; c'est impossible: Lambert, tu t'es trompé!

SAVIGNY, *entrant.*

Non, Eugène, il ne s'est pas trompé : c'est moi.

EUGÈNE.

Vous ici, Savigny, et qu'y venez-vous faire?... Est-ce encore pour me trahir, me tromper ou pour braver ma colère : vous la redoutez donc bien peu?...

SAVIGNY.

Tu as raison ; je ne la redoute pas, car je viens ici pour l'apaiser.

EUGÈNE.

L'apaiser! Ah! n'y comptes pas : je te hais, je t'abhorre : ma colère ne s'éteindra

qu'avec ma vie : oui, fussiez-vous morts tous deux, ton infâme épouse et toi, eussais-je foulé vos corps à mes pieds, eh bien ! ma haine vous survivrait encore.

SAVIGNY.

Calme-toi : je fus coupable, je l'avoue ; mais l'amour doit excuser à tes yeux l'offense qu'Emma et moi t'avons fait. Que n'ai-je quelque chose à te pardonner, moi ! le ciel m'est témoin que je te rendrais mon amitié tout à l'heure.

EUGÈNE.

Ton amitié, grand Dieu ! ton amitié, double traître que tu es ! lorsque tu m'as trompé de la plus infâme manière, lorsque tu t'es indignement joué de ma bonne foi, de ma con-

fiance! garde-la, ton amitié, hypocrite, et malheur à celui qui se laissera prendre à à tes doucereuses paroles.

SAVIGNY.

Eugène! je ne suis venu ici que dans un but de paix et de réconciliation, reconnais-le, car tu sais si je souffre jamais une injure, et pourtant je laisse passer les tiennes sans y répondre. Remarque alors si je tiens à ton amitié; oui, je le jure, si j'eusse su qu'en m'unissant à Emma je te rendais aussi malheureux, je t'aurais fait le sacrifice de mon amour.

EUGÈNE.

Garde ta pitié, garde-la pour toi, car tu en auras besoin un jour : tu vois combien je souffre, eh bien les angoisses que j'é-

prouve ne sont rien auprès de celles que je te prépare. Oh! oui, tu en auras besoin de pitié!... Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?... Eh bien! sortez.

SAVIGNY.

Fou que tu es, écoute-moi au moins. Je pars ce soir pour la campagne; je reviendrai demain; réfléchis, je t'en conjure, aux propositions que je te fais: reviens à nous, Eugène, je te rendrai tout mon attachement, l'amitié d'Emma remplacera dans ton cœur l'amour que tu avais pour elle; réfléchis à ce que je te propose. Demain, à onze heures, je viendrai avant de rentrer chez moi chercher ta réponse.

EUGÈNE.

Jamais, te dis-je! jamais, je vous hais trop tous deux, va-t'en!

SAVIGNY.

Je sors; demain j'espère te trouver plus sage.

SCÈNE IV.

EUGÈNE, LAMBERT.

LAMBERT.

Ouf!... en voilà un qui a eu une drôle de réception : s'il revient demain, il aura du toupet, par exemple!

EUGÈNE *réfléchissant.*

Il part ce soir pour la campagne; il revient demain à onze heures, et bien à demain la vengeance. Oui, à demain... mon projet est là... Ah! qu'ils pleureront donc aussi : je ne serai plus malheureux. Ah!..(*Il rit amèrement.*)

LAMBERT, *à part.*

Je crois que la séance n'aura pas lieu aujourd'hui : le v'là retombé dans ses réflexions fantastiques.

EUGÈNE.

Demain ! oui... Ah ! la vengeance est le plaisir des dieux !...

SCÈNE V.

EUGÈNE, LAMBERT, ADOLPHE.

ADOLPHE, *entrant.*

Bonjour, Eugène : j'entre sans frapper, comme chez moi. Eh bien ! mon ami, les beaux arts te sont-ils plus propices ? commence-tu à sortir de tes humeurs noires ? voyons, je suis venu pour te débaucher.

EUGÈNE.

Ah ! c'est toi.

ADOLPHE.

Oui, c'est bien moi; et le moral, comment le conduis-tu?

EUGÈNE.

Parbleu ! toujours de même : je suis toujours de plus en plus malheureux !

ADOLPHE

Ecoute, c'est de ta faute aussi : tu prends tout trop au sérieux; ton amour pour Emma te tient probablement encore au cœur. Parbleu ! tu es bien ridicule, je t'assure, avec tes grands sentimens : si, comme moi, tu ne faisais de l'amour qu'une des occupations

accessoires de la vie, tu y trouverais beaucoup de plaisirs et jamais de chagrins.

EUGÈNE.

Que veux-tu? je suis ainsi fait que je ne puis aimer rien sans passion; et, connaissant mon malheureux caractère, je sens que je ne guérirai pas de sitôt d'un bien fol amour.

ADOLPHE.

Tu ne sais ce que tu dis: figure-toi que j'ai pensé à opérer cette guérison, que tu regardes comme impossible; j'ai fait l'effort d'y réfléchir, et c'est pour cela même que je suis ici aujourd'hui. Veux-tu t'abandonner à moi?

EUGÈNE.

Oh! je n'ai pas assez de confiance en ta sagesse pour cela.

ADOLPHE.

C'est le projet le plus sensé que j'aie formé de ma vie : j'y ai songé, parbleu ! ce matin en déjeunant au café Anglais : tu vois combien je pense à toi; écoute, voici le fait : Savigny est parti aujourd'hui pour la campagne et ne revient que demain.

EUGÈNE.

Je le sais; ensuite.

ADOLPHE.

Eh bien ! par suite de ce départ, sa femme doit aller ce soir, seule, chez madame Saint-Elme, qui donne un bal où se trouveront réunies toutes les notabilités de Paris.

EUGÈNE.

Encore, je ne comprends rien à ton projet si sensé.

ADOLPHE.

Je viens au fait : je te propose de te mener chez cette dame, avec laquelle je suis au mieux ; nous aurons soin d'arriver assez tard pour passer inaperçus d'Emma surtout. Je me charge de te ménager un tête-à-tête avec elle, et alors tu lui diras tout ce que tu penses d'elle, de sa conduite envers toi, et tu lui jetteras à la tête ta colère et ton amour, dont il me tarde bien de te voir débarrassé.

EUGÈNE.

Y pense-tu bien ! je m'exposerais au dédain de la femme de Savigny ; pourrai-je écouter de sang-froid les chuchottemens d'un monde au cœur sec, car qui ignore combien je l'aimais? Mon pauvre Adolphe, ton pro-

jet est impraticable; je te remercie de ta bonne volonté, mais je n'irai pas.

ADOLPHE.

Je n'abandonne pas mon plan pour ce que tu me dis là, car je ne conçois pas qu'un homme qui, comme toi, a l'usage du monde, puisse faire de pareilles objections : on ne te remarquera seulement pas. Emma, j'aurai soin qu'elle ne te voie qu'en tête à tête, et si le hasard voulait qu'elle t'aperçut plus tôt, tu verrais sur son front plus de confusion que de mépris; car elle t'a trompé, c'est vrai : mais, après tout, ce n'est pas une femme éhontée.

EUGÈNE, *réfléchissant.*

Oui, c'est le moyen... j'irai; oui, Adolphe, j'irai.......

ADOLPHE.

Enfin, tu t'es décidé, grâce à mon éloquence. Alors je te viendrai prendre ce soir, mais tâche au moins de ne pas changer d'avis; car je commence à croire que tu es aussi léger que moi; allons, adieu. (*Il sort.*)

EUGÈNE.

Adieu, sois exact; au revoir.

SCÈNE VI.

EUGÈNE, LAMBERT.

Pour toi, Lambert, va dans ma chambre préparer tout ce qu'il me faut pour ma sortie de ce soir; ne reviens que lorsque je t'appellerai : j'ai besoin d'être seul.

LAMBERT.

J'y vais de suite.

SCÈNE VII.

EUGÈNE, *seul.*

Je la verrai ce soir; elle est loin de s'attendre à la vengeance que je me prépare : oui, ma vengeance sera terrible, car elle sera proportionnée à l'offense qu'elle m'a faite : elle la surpassera peut-être. Je veux que leurs yeux n'aient plus assez de larmes pour la pleurer; et alors, ah! la moitié de ma vie aura été remplie!.. Oui, cette idée est bonne, elle est très-bonne : c'est Satan lui-même qui, je crois, me l'a inspirée. Il faut d'abord que cette femme soit à moi; pour y parvenir, rien ne me coûtera : je veux descendre aux sup-

plications les plus vives, aux menaces les plus violentes, faire renaître pour un instant dans mon cœur, tout l'amour dont il a brûlé pour Emma; et si elle cède, oh! la victoire est désormais à moi : je veux la brûler de mes baisers, l'endormir au milieu des plus enivrantes caresses; et puis, ensuite... ensuite, je me vengerai.

Mais le monde, que dira le monde? Eh! parbleu! le monde dira ce qu'il voudra; et d'ailleurs, j'aurai de quoi l'apaiser : mon tableau, celui-ci, doit compléter ma vie. Oui, demain, si mon projet s'accomplit, je le sens, je serai un homme sublime : le feu sacré qui couvre mon âme s'en échappera; et puis je n'ai plus de famille, pas de parens, pas d'amis, pas quelque connaissance seulement; ils diront : c'était un fou; ce sera mon oraison funèbre, et puis tout

sera dit. (*Appelant.*) Lambert!... Lambert!

LAMBERT, *dans la coulisse.*

Voilà !.....

EUGÈNE.

As-tu préparé mes vêtemens ?

LAMBERT.

Oui, monsieur.

EUGÈNE.

Ils seront, si j'en crois les pressentimens qui m'agitent, ils seront mes habits de noce, et peut-être... Allons, il faut remplir ma vie!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un salon attenant à celui du bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÈNE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Mais qu'as-tu donc, mon ami? Que signifient cette pâleur mortelle et ces mouvemens convulsifs?

EUGÈNE.

Que me demande-tu là? N'as-tu pas, comme moi, vu Emma?

ADOLPHE.

Tu me fais pitié! Comment, tu n'as pas plus de force d'esprit que cela; c'est inconcevable : je suis presque fâché de t'avoir amené à cette maudite soirée : je t'en conjure; calme-toi.

EUGÈNE.

Je vais me calmer; écoute : il faut que je la voie ce soir, que je lui parle seul à seul: songe que tu me l'as promis. Epie-la de ton côté, moi du mien, et si tu voyais qu'elle sortît de la foule qui l'entoure, viens m'en avertir de suite.

ADOLPHE.

Je le veux bien; mais, au moins, promets-moi que tu ne feras pas de scandale, que tu ne t'emporteras pas. Tu sais qu'entre gens de la bonne société il y a manière de se dire de ces choses qui piquent, qui font mal plus que les criailleries du bon populaire.

EUGÈNE.

Sois tranquille, je serai maître de moi, je suivrai tes conseils.

ADOLPHE

C'est bon! alors je vais aller à la découverte. Mais, je t'en conjure, calme-toi.

EUGÈNE

Sois tranquille, je suis tout à fait remis.

(*Adolphe sort*).

EUGÈNE, *seul.*

Hom me faible! je ne suis qu'à deux pas d'elle, et je tremble comme un enfant!...... C'est elle qui a causé tous mes chagrins, et il me semble que j'éprouve comme des remords de la tromper, de lui rendre douleur pour douleur... (*Plus vivement.*) Et elle, en a-t-elle éprouvé des remords au moment où elle s'apprêtait à me trahir? A-t-elle craint de flétrir ma vie et de me livrer aux inexprimables angoisses que j'éprouve? Et lui, que j'appelais mon ami ne m'a-t-il pas brisé le cœur par sa trahison, sans crainte, sans penser à mes chagrins? et j'aurais de la pitié pour eux. Non! non! cent fois non: œil pour œil, dent pour dent, douleur pour douleur! Chassons de mon cœur cette faiblesse indigne de moi: enfant hier, j'ai pu pleurer le jouet qui m'a été

ravi; homme, maintenant, car les chagrins m'ont vieilli, je dois songer à me venger.

Oui, le dé en est jeté : demain..... (*Il se retourne.*) Mais qui vient là ? Dieu! je ne me trompe pas, c'est elle! (*Il se cache derrière un rideau.*)

SCÈNE II.

EMMA, *et ensuite* EUGENE.

EMMA.

Que les plaisirs de ce bal me pèsent : cette foule de jeunes fats qui s'empressent autour de moi me devient tout à fait insupportable; et puis je ne sais ce que j'ai ce soir, les larmes me viennent aux yeux sans que j'y pense : je suis fâchée que Savigny soit absent cette nuit... C'est singulier!... Non, je ne suis pas heureuse! le bonheur n'est pas

là où j'ai cru le voir un instant. Le ciel me punit de ma faute, car vraiment j'ai commis une faute : pauvre Eugène, il m'aimait tant! j'étais un ange pour lui, ange déchu..... et pourtant je l'aimais aussi; oui, maintenant, plus que jamais, je crois qu'il aurait fait mon bonheur.... je l'aime encore...

EUGÈNE, *à part.*

Tant mieux! j'en profiterai.

EMMA, *tressaillant.*

Quoi! qu'ai-je entendu? folle que je suis : il n'y a personne ici. Suis-je donc bizarre aujourd'hui?...(*Après un moment de silence.*) Oui, je l'aime encore!... C'est pour des richesses que je suis la femme de son ami; c'est pour de l'or que j'ai renié mes plus chères

affections. Il doit bien me haïr, car je l'ai bien mérité. (*Elle pleure.*)

EUGÈNE, *à part.*

Il est temps de me montrer. (*Haut.*) Emma! Emma!

EMMA.

Ah!.... quelle est cette voix!...

EUGÈNE.

Emma, c'est la mienne : j'ai tout entendu, mon Emma. Va, je t'aime encore, j'ai tout oublié; mais toi, aime-moi encore un peu.

EMMA.

Où suis-je? Quoi! Eugène, c'est bien vous ?

EUGÈNE.

Oui, c'est moi qu'un heureux hasard a

rendu témoin de tes remords : le passé n'est plus rien pour moi, mais il me faut ton amour tout entier.

EMMA.

Que me demandez-vous, Eugène? vous oubliez que je ne suis plus à moi : je suis... mariée !...

EUGÈNE.

Eh quoi! parce qu'un homme que tu méprises maintenant, car tu sais qu'il m'a trahi, parce que cet homme t'a achetée pour de l'or, tu ne veux pas me rendre cet amour si pur que tu m'avais juré, sans lequel la vie m'est odieuse. Emma, Emma! je t'en supplie. (*Il se jette à genoux.*)

EMMA.

Ah! que faites-vous? relevez-vous, je

vous en prie. Si quelqu'un vous voyait.

EUGÈNE.

Non, je ne me releverai pas que ta bouche ne m'ait confirmé de nouveau ce que j'ai entendu tout à l'heure. Dis-moi que tu m'aimes ?

EMMA.

Homme cruel! eh bien! oui, je t'aime.

EUGÈNE, *se relève.*

Le ciel soit loué! que l'avenir s'ouvre riant pour moi! que de bonheur je prévois encore!

EMMA.

Calmez-vous, je vous en prie : je crois entendre quelqu'un. Eugène, séparons-nous, il faut que je reparaisse au salon.

EUGÈNE.

Si tu veux que je te quitte, promets-moi que tout à l'heure tu reviendras ici. Nous y causerons de nos chagrins, car tu en as aussi des chagrins.

EMMA.

Eh bien! oui, je vous le promets!... (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

EUGÈNE, *seul.*

J'ai bien commencé mon rôle; mais maintenant il faut l'achever. Que de fois j'ai été sur le point de m'oublier, de me trahir; car à la place des expressions d'amour que prononçait ma bouche, se présentaient des paroles remplies du fiel de la haine et du mépris. Que de fois j'ai été sur le point de lui

reprocher son infamie, de lui demander compte de ma vie qu'elle a perdue; car elle a perdu ma vie en m'ôtant tout ce qui m'y faisait mettre du prix!... Emma! Savigny! qu'avez-vous fait en m'arrachant mon bonheur céleste et mes joies si pures, pour y substituer le plus terrible désespoir? Vous m'avez ôté toute croyance aux belles choses, vous m'avez plongé dans un abîme effrayant de doutes et de malheur, car je doute de tout, oui, et presque de moi!... Ah! te voilà, Adolphe.

SCÈNE IV.

EUGÈNE, ADOLPHE.

ADOLPHE *qui est entré vers la fin du monologue.*

Diable! quel stoïcien tu fais, tu doutes

presque de toi. Merci de ta doctrine! mais dis-moi donc? il paraîtrait que la conversation avec ta belle était très-animée, et j'ai de fortes raisons pour croire que tes reproches n'ont pas été trop violens, car je viens de voir rentrer Emma dans la salle du bal, et sa physionomie, émue, laissait percer plutôt un air de plaisir que de chagrin. Cela s'est donc fort bien passé?

EUGÈNE.

Oui.

ADOLPHE.

Tu lui as bien dit tout ce qui te pesait sur le cœur?

EUGÈNE.

Oui.

ADOLPHE.

Peste! tu es bien laconique ce soir;

j'espère qu'au moins tu ne l'aimes plus ?

EUGÈNE.

Oui.

ADOLPHE.

Par exemple, il est fort celui-là! il me répond oui à chaque question que je lui adresse, quand je suis sûr qu'il n'en écoute aucune.

EUGÈNE.

Que veux-tu, mon pauvre Adolphe, j'ai tant de choses dans la tête, que vraiment je ne sais ce que je fais, ce que je te dis.

ADOLPHE.

Allons, c'est bien, je t'excuse. Mais il me semble que tu devrais au moins te montrer au salon, où l'on t'a aperçu, et où chacun

me parle de toi. Je ne sais vraiment pas si cela tient à ton caractère original, ou si c'est que tu te prodigues moins que d'autres, mais, en vérité, tu fais sensation dans la société. Oh! tu es un gaillard qui fera son chemin.

EUGÈNE.

Oui : mon chemin s'avance; j'espère, mon ami, qu'il sera bientôt fait.

ADOLPHE.

A la bonne heure! j'aime mieux t'entendre parler comme ça : ce petit air de présomption te sied à merveille. Je vois que ton amour se passe. Je vais aller faire un tour de bal : viens-tu avec moi?

EUGÈNE.

Non, vois-tu, je n'ai pas encore terminé

la conversation commencée avec Emma ; et, je te le dis en confidence, elle va revenir tout à l'heure. Ainsi, je l'attends, laisse-moi seul.

ADOLPHE.

Elle va revenir ici ?

EUGÈNE.

Oui.

ADOLPHE.

Mais, dis-moi donc, elle prend goût à la conversation ; est-ce que par hasard tu voudrais renouer tes anciennes liaisons avec elle? mais ce serait parfait. Diable m'emporte ! si tu voulais, on pourrait faire quelque chose de toi. Ce coquin d'Eugène ! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

EUGÈNE, *seul.*

Voilà un sort que j'envie, celui d'un être superficiel et léger comme celui-ci : il est heureux, lui ; la vie n'est pour lui qu'une série continuelle de plaisirs..... Jamais de peine, jamais de chagrin ; que ne suis-je né avec un caractère comme celui-là !

Ou plutôt que ne suis-je paysan, un bon paysan qui, après avoir arrosé la terre de sa sueur, revient manger le soir, au sein de sa famille, le pain grossier qu'il a laborieusement gagné ! Sans passion qui lui torture le cœur, il est heureux, il vit tranquille, tandis que moi...

Quelquefois aussi je voudrais être fou ; mais cette folie ferait mon bonheur : je se-

rais le peintre célèbre de mon époque, entouré d'hommages, heureux près d'Emma, de nos enfans : doux rêves de ma jeunesse, car, dans ma folie, Emma ne m'aurait pas trompé ; que de bonheur ce serait ! Je n'aurais pas, comme à présent, soif de me venger ; car il le faut. Voyons, viendra-t-elle ? tiendra-t-elle sa promesse ? Je crois entendre le frôlement d'une robe ; ah ! c'est elle.

SCÈNE VI.

EUGÈNE, EMMA.

EUGÈNE.

Ah ! te voilà, Emma ; viens près de moi ; viens, mon âme.

EMMA.

Que je suis une faible femme ! j'oublie

pour vous, Eugène, mes devoirs les plus sacrés ; je blesse moralement la foi conjugale que j'ai jurée au pied des autels.

EUGÈNE, *s'oubliant.*

Que parles-tu de foi, femme ? n'as-tu pas oublié celle que tu m'as jurée devant Dieu ? car tu l'as jurée, tu as juré de n'être qu'à moi, et tu t'es parjurée, infâme !

EMMA.

Grâce ! grâce ! Eugène, ne m'accablez pas !

EUGÈNE.

C'est à moi à te demander grâce ; j'ai été trop loin. Va, tout est oublié ; je ne me rappelle plus que de mon amour pour toi, car je t'aime toujours. Et toi, répète-moi donc encore un peu que tu m'aimes.

EMMA.

Méchant! ne te l'ai-je pas déjà dit?

EUGÈNE.

Eh bien! ma chérie, accorde-moi une grâce; voyons, me l'accorderas-tu?

EMMA.

Quelle grâce? parlez, Eugène...

EUGÈNE.

Ce soir, reçois-moi chez toi; ton mari est absent, l'univers l'ignorera, et si...

EMMA.

C'est impossible... mes devoirs...

EUGÈNE.

Eh ! que parles-tu de devoirs ? Nos premiers sermens nous ont unis : ratifie-les, je t'en prie.

EMMA.

Je ne le puis pas ; non, je ne le veux pas.

EUGÈNE.

Ah ! tu ne le veux pas, et tu oses me le dire en face ! tu veux te parjurer encore, et pourquoi pas ? Eh bien, moi... je le veux ; me refuseras-tu, maintenant ?

EMMA.

Grand Dieu ! suis-je assez punie ?

EUGÈNE.

Non, tu ne l'es pas assez; et si ton amour

pour moi ne parle pas assez en ma faveur pour que tu m'accordes ce que je te demande, que la crainte du scandale t'arrête au moins; car, vois-tu, je m'accrocherai à ta voiture, je m'y traînerai, et si les roues m'en passent sur le corps, je veux crier en mourant: Emma! Emma! doublement infidèle, a assassiné son amant! Hein! qu'en dis-tu?

EMMA, *épouvantée.*

Ah! ciel!

EUGÈNE

Je le vois, ton cœur s'est attendri: tu ne me refuses plus, partons... (*Il sonne un valet*) Faites approcher la voiture de madame! Viens, Emma, viens! (*Il l'entraîne.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente comme au premier acte un atelier d'artiste.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÈNE, *seul.*

Dieu soit loué! mon tableau est enfin terminé; cette fois tout a réussi au gré de mes désirs : mes vœux sont accomplis, car ma vengeance va bientôt commencer; j'ai triom-

phé d'Emma : oui, elle doit croire que je l'aime bien, mais comme je vais cruellement la désabuser. Elle va venir ici bientôt, mes prières l'ont enfin décidée; elle va venir, mais combien elle maudira sa visite... Ah! ils ont cru tous deux qu'ils m'insulteraient impunément; ils verront si je sais comment on venge un outrage semblable.

J'agis peut-être trop cruellement envers Emma, cette femme, que j'aimais tant, que je trouve encore si belle. Non, elle m'a trompé indignement : elle s'est vendue, je dois la punir. Et Savigny! avec quel plaisir j'enfoncerai dans son cœur le mal qui déchire le mien. Oh! comme ils vont pleurer, comme j'ai tant pleuré moi-même; me maudire, comme je les maudis!

Voyons, il faut faire les derniers préparatifs : la lettre pour elle est prête; la sienne à

lui, il l'a déjà reçue... Lambert va venir tout à l'heure, j'ai besoin de lui... Mon testament est prêt aussi : je nomme Adolphe mon exécuteur testamentaire, et je lègue ma fortune pour élever et doter deux petits orphelins. Pauvres enfans ! ils ne me connaîtront pas, et peut-être, un jour, béniront-ils mon nom!.. Ah! j'ai comme des vertiges: la tête me tourne; c'est singulier, je ne crois pourtant pas manquer de courage !

SCÈNE II.

LAMBERT, EUGÈNE.

LAMBERT, *entre en fredonnant.*

Ah ! mon Dieu, monsieur Eugène, qu'avez-vous? comme vous êtes pâle, voulez-vous quelque chose?

EUGÈNE.

Non, ce n'est rien: laisse-moi.

LAMBERT.

Vous êtes malade, vous dis-je; ou bien quelque malheur vous est arrivé.

EUGÈNE.

Je te dis que non : les fatigues de cette nuit passée au bal et mon travail de ce matin, m'ont causé sans doute cet étourdissement.

LAMBERT.

Oui, vous avez beaucoup travaillé : votre tableau est achevé. Ah! que c'est beau! c'est la nature dans toute sa vérité.

EUGÈNE.

Tu flattes ma vanité d'artiste, Lambert.

LAMBERT.

Dame! moi, je suis un garçon tout franc, tout bête: je vous dis tout bonnement ce que je pense; mais je me trompe bien, ou tout le monde vous admirera.

EUGÈNE.

Allons, j'en accepte l'augure; mais, dis-moi, tu m'es bien attaché, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Vous n'avez qu'à parler, mon dévouement pour vous est extrême.

EUGÈNE.

C'est bien : voici deux lettres que je te charge de remettre à leur adresse.

LAMBERT.

Parbleu! ce n'est pas le diable.

EUGÈNE.

Détrompe-toi, mon ami : ces papiers sont de la plus haute importance. Ecoute bien les instructions que je vais te donner : l'une de ces lettres est destinée à Adolphe, l'autre à une dame qui va venir ici tout à l'heure : c'est madame Savigny, que tu connais. Tu vas te mettre aux aguets à cette fenêtre; et dès que tu apercevras sa voiture tu me le diras, et je me cacherai dans ce cabinet; tu la feras entrer en lui disant que je suis sorti,

et que je t'ai chargé de lui remettre cette lettre; tu resteras ensuite à l'écart, et je te défends de te mêler de rien de ce qui pourrait arriver. Tu verras ensuite quand il sera temps de porter la seconde lettre à Adolphe; j'espère que tu m'as bien compris?

LAMBERT.

Parfaitement; mais...

EUGÈNE.

Maintenant, jure-moi d'exécuter de point en point ce que je viens de t'ordonner.

LAMBERT.

Je vous le jure; mais dites-moi au moins ce que signifient ces préparatifs, je vous avoue qu'ils m'effraient; et puis votre pâleur quand je suis entré, tout cela...

EUGÈNE *avec impatience.*

Tout cela signifie que j'ai été trompé de la plus infâme manière par une femme que j'aimais : je vais l'en punir ; voilà tout.

LAMBERT.

Vous ne me trompez pas ?

EUGÈNE.

Non.

LAMBERT.

C'est égal, la manière imposante avec laquelle vous me dites tout cela...

EUGÈNE.

Faut-il donc que je doute aussi de ton amitié pour moi ? qu'est devenu ce beau

dévouement que tu me vantais tout à l'heure ? Va, je te rends ta promesse ; et si je t'ai couvert quand tu avais froid, si je t'ai nourri quand tu avais faim, j'oublie tout : je n'aurai fait qu'un ingrat de plus.

LAMBERT.

Oh ! que dites-vous là ? Il faut que vous souffriez beaucoup pour me parler ainsi. Je ferai ce que vous voudrez ; ce n'était pas pour moi que je craignais... Je suis prêt, maintenant.

EUGÈNE.

Alors mets-toi à cette fenêtre, et n'oublie pas ce que je t'ai dit. (*Lambert va se placer près de la fenêtre.*) Je suis méchant, aujourd'hui ; j'ai rudoyé ce pauvre homme.

J'en suis fâché maintenant, car c'est un ami. (*Appelant.*) Lambert !

LAMBERT.

Monsieur Eugène.

EUGÈNE

Tu ne m'en veux pas, mon ami, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Oh ! mon Dieu ! non.

EUGÈNE.

Viens m'embrasser, viens. (*Il l'embrasse.*)

LAMBERT.

Qu'est-ce que tout cela signifie? (*Il se*

remet auprès de la fenêtre ; Eugène s'assied, et tient sa tête entre ses mains. Après un moment de silence.) Monsieur Eugène !

EUGÈNE.

Est-ce déjà elle ?

LAMBERT.

Non, c'est monsieur Adolphe qui vient ici.

EUGÈNE.

Ah ! tant mieux ! je le verrai avant...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Te voilà donc ? Sais-tu, mon cher, que

tu t'es éclipsé hier au soir bien adroitement ? Je te chercherais encore sans un domestique qui m'a appris qu'après une conversation très-animée avec Emma, tu étais parti tête à tête avec elle dans sa voiture. Ça n'est pas si bête de ta part ; et si j'en crois toutes les apparences, son pauvre mari... ah ! ah ! ah ! (*Il rit.*)

EUGÈNE.

Ne plaisante donc pas comme cela ; tu ne sais pas le mal que tu me fais. Tiens, parlons d'autre chose : j'ai enfin achevé mon tableau.

ADOLPHE.

Déjà ! (*Regardant le tableau.*) Eugène, il est beau ce tableau ; sa vue a fait courir un frisson d'admiration sur tout mon corps.

C'est un chef-d'œuvre! Désormais, mon ami, ton nom est célèbre ; que l'avenir s'ouvre grand pour toi !

EUGÈNE, *à part.*

L'avenir !..... (*Haut.*) Ne me parle plus d'avenir ; là, vois-tu? j'ai usé tout mon talent, toutes mes productions seraient pâles devant celle-là : comme artiste, j'ai vécu !

LAMBERT.

J'aperçois une voiture qui ressemble beaucoup à celle que vous attendez..... Non, ce n'est pas elle.

ADOLPHE.

Qui attends-tu donc en voiture de si bonne heure ?

EUGÈNE.

Je vais te le dire ; c'est Emma : dans un instant elle sera ici...

ADOLPHE.

Emma ! ah ! ah ! ah ! (*Il rit.*)

EUGÈNE.

Ne ris pas, ne ris pas ! j'aimerais mieux qu'un poignard me labourât le cœur, que d'entendre ces éclats de joie : ils font trop de mal.

ADOLPHE.

Alors je n'y conçois plus rien du tout.

EUGÈNE.

Elle va venir ; tu seras présent à cette en-

trevue, caché là dans ce cabinet. C'est aujourd'hui, Adolphe, que j'en veux finir avec mon amour.

LAMBERT.

Pour le coup c'est elle : je reconnais parfaitement sa voiture.

EUGÈNE.

Allons vite, cache-toi, ne me refuse pas cela. (*Il l'entraîne dans le cabinet, dont il ferme la porte à clef.*) Et toi, Lambert, n'oublie rien de ce que je t'ai dit. (*Il marche lentement vers l'autre cabinet.*) N'arrive-t-elle pas? Ah! les minutes me semblent des siècles!... (*On frappe à la porte.*) Ah! enfin. (*Il se cache.*)

SCÈNE IV.

LAMBERT, EMMA, *et ensuite* SAVIGNY.

EMMA.

Comme je suis émue ! mes jambes semblent vouloir se dérober sous moi ; je suis oppressée !... Ah! Eugène, que de peines tu me causes ! Mais où est-il? où est monsieur Eugène ?

LAMBERT.

Il est sorti, madame, et ne va pas tarder à rentrer.

EMMA.

Quelle froideur déjà, l'ingrat ! lorsqu'il sait que pour lui j'ai oublié tous mes devoirs d'épouse, que je brave le scandale et l'infamie qui seraient attachés à mon nom si le

monde soupçonnait la démarche que je fais aujourd'hui ; et il n'est pas là pour me recevoir, pour me rassurer.

LAMBERT.

Madame, monsieur Eugène m'a chargé de vous remettre cette lettre pour vous distraire en l'attendant.

EMMA.

Donnez donc vite! Une lettre ! Que va-t-il me dire ? Ce sont des protestations d'amour, sans doute : il m'aime tant! Eh bien ! je ne sais , mais j'hésite à ouvrir cette lettre quand je brûle d'en connaître le contenu. Enfant que je suis!

SAVIGNY, *ouvrant brusquement la porte.*

C'est elle! il ne m'a pas trompé.

EMMA.

Ciel! mon mari!...

SAVIGNY.

Vous ici, Emma! qu'y êtes-vous venue faire? et cette lettre!... donnez-la-moi?...

EMMA.

Non, non, grâce, grâce!

SAVIGNY.

Donne-la-moi! ou par le ciel, je t'écrase, femme qui as déshonoré mon nom! (*Il lui arrache la lettre.*) Que vois-je? Tiens, écoute.

« Madame, j'ai pour un instant oublié dans vos bras tous vos torts envers moi; mais le réveil me les a rendus plus affreux encore :

une femme deux fois infidèle!... — *tu l'entends*, *Emma* — ne sera jamais rien pour moi. Je ne conserverais d'autres souvenirs de vous que ceux de votre infamie. Je ne vous pardonne rien : c'est vous et votre mari qui m'avez tué.»

— Ah! l'horrible vengeance! il a bien tenu sa promesse; quel raffinement de cruauté!

EUGÈNE, *entr'ouvrant la porte.*

Douleur pour douleur, Savigny! Vive Dieu! je puis mourir maintenant, car je suis bien vengé.

(*Il se tire un coup de pistolet et tombe.*)

EMMA.

Ah! ah! (*Elle s'évanouit.*)

Rêveries

D'UN CERVEAU MALADE.

Félicité passée, qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir.

(Berthaud.)

REVERIES D'UN CERVEAU MALADE.

N'est-ce pas, que vingt ans c'est l'âge le plus beau de la vie, le temps des délicieux égaremens et des indicibles plaisirs, où bout dans les veines un sang jeune, ardent, où la tête est en proie à une foule de chimères, d'illusions, fantastiques tableaux qu'un jour voit naître et se flétrir?

Qui de nous, à vingt ans, n'a senti tout son corps frissonner au seul frôlement de la robe d'une femme jeune et belle? qui n'a senti palpiter son cœur au seul espoir d'en posséder une, de se rassasiers de ses baisers brûlans, de ses enivrantes caresses? La femme alors est une idole aux pieds de laquelle vous portez tout votre encens, tous vos désirs, car c'est par une femme que vous espérez toute félicité.

Oh! oui, c'est le plus beau temps de la vie d'un homme, que celui où il a vingt ans : un rideau cache aux yeux inexpérimentés encore la véritable couleur du monde; on s'en crée un au gré de sa bouillante imagination, de ses sens neufs et vierges, que d'illusions!... alors, que de projets de gloire, de bonheur et d'amour!

O mes vingt ans! pourquoi êtes-vous déjà

si loin de moi? mes rêveries de jeune homme si enthousiaste des belles choses, si confiant dans la vertu des femmes, dans la sincérité des amis, pourquoi êtes vous déja disparues?

J'ai soulevé, d'abord, le coin du rideau qui cachait à ma vue les hommes tels qu'ils sont, car je ne les comprenais que tels qu'ils devraient être, puis j'ai tiré violemment le suaire doré qui trompait mes regards, et j'ai vu le vrai dans toute sa hideuse nudité.

C'est alors, seulement, que j'ai connu ces tromperies d'hommes que je n'aurais même pas osé soupçonner; ils osent profiter, j'en ai fait la triste expérience, du sentiment le plus noble, le plus pur, pour trahir celui qui trop confiant, s'abandonne à ceux qu'il croit ses amis; qui lui ont fait serment de l'être.

Et pourtant je crois encore à l'amitié; j'ai

découvert encore les roueries diaboliques de ces femmes à qui j'offrais un véritable culte, et qui sous les caresses les plus passionnées cachaient un cœur faux et vicié, qui, entre leurs baisers amoureux, sur le sein palpitant de volupté de celui qui les aimait de toutes les forces de son ame, méditaient une noire et prochaine trahison; horreur! me suis-je dit.

Et pourtant je crois encore à l'amour.

J'ai vu aussi les ruses de ces hommes qu'on appelle politiques, qui usent de l'influence que leur nom exerce sur les masses, pour les mettre en mouvement à leur profit, qui ont fait verser le sang le plus pur pour se placer là où ils sont, et qui maintenant s'engraissent de nos sueurs, se rient de nos justes plaintes, et paient notre dévouement du plus profond mépris; qui

nous disent du haut de leurs palais: Peuple ne crie pas, car les prisons étouffent les clameurs qui nous blessent. N'essaie pas de nous braver, car la mitraille balaie les hommes, les baïonnettes sont aiguës, hue! bêtes de somme, tire ton bât et laisse-nous. Pitié!... me suis-je dit.

Et pourtant de ce côté, je n'ai pas perdu tout espoir; je crois qu'il existe encore des hommes assez vertueux pour sacrifier à leur pays leurs intérêts personnels, et essayer de faire le bonheur de leurs semblables.

Bien des illusions se sont évanouies devant moi, comme ces bulles de savon que l'œil suit quelquefois, et qui tout à coup éclatent dans l'air, et ne laissent que le vide aux regards qui les chercheraient en vain. Bien de mes croyances se sont évanouies à tout jamais, et ne me paraissent plus que des

utopies; mais heureusement il m'en reste encore quelques unes, je l'avoue, si toutes elles étaient disparues, je ne reculerais pas devant un suicide, car c'est une opinion bien arrêtée dans mon esprit qu'un homme qui n'a plus ni croyances, ni espoirs,doit se tuer, ou s'il n'en à pas la force, il finira par devenir criminel.

N'est-ce pas vrai, après tout?

L'ARGENT! tout par l'argent, tel est à présent le principe qui règle toutes les actions, toutes les pensées des hommes de nos jours; avec l'argent on obtient tout : honneurs, considérations, respects, croix de toutes couleurs; l'argent donne à ceux qui le pos-

sèdent le droit d'éclabousser en passant l'homme pauvre ignoré; avec lui, on réussit dans toutes les entreprises, on tient le haut bout à table, on dirige toutes les conversations et on fait marcher à son gré tous les hommes; aussi faut-il s'étonner si les riches tiennent tant à leur or et si les pauvres pour en posséder sont capables de tout faire?

Sans argent, le mérite est nul, car il ne peut parvenir à se montrer au milieu de la foule; il lui faut une main secourable pour le tirer du bourbier où il languit et végète ignoré; j'en ai dans ce moment la plus triste preuve: un de mes amis, par travail opiniâtre, par une constance infatigable, est parvenu à se faire artiste, mais déja artiste remarquable; eh bien, au moment où il croyait toucher au but, où il était prêt à jeter au monde une production qui eût pu assurer sa répu-

tation, marquer son nom entre tous, une barrière insurmontable pour lui s'est élevée; pour une misérable somme que Schiklerr ou lord Seymour regarderaient comme insuffisante à l'achat de la bride d'un cheval, ce jeune homme voit son avenir arrêté, ses espérances évanouies. Aussi n'est-ce pas une horrible chose que cette position, un cas de suicide physique? Se dire : j'ai vécu pendant dix ans de pain et d'eau, j'ai sué le travail par tous les pores, j'ai dépensé la moitié du temps de mon sommeil à réfléchir pour avancer le moment où je pourrais être remarqué; et lorsque ce moment est arrivé, que je crois toucher au but, une force que je ne puis vaincre me saisit, me garotte et me force à rester stationnaire : je n'ai pas d'argent.

Et pas une bourse ne s'ouvrira au moins, pour aider celui qui est dans un semblable

besoin; il faut se replier sur soi-même, se couvrir la tête de ses mains et mourir là. Sans argent, c'est un cul de basse-fosse dont il est impossible de sortir.

Dans une semblable position, on est tenté de penser qu'il serait possible d'établir un système de balance dans les fortunes ; j'ai pensé cela, moi, et je ne suis pas saint Simonien, ma parole d'honneur.

Encore une histoire de ce temps-ci.

Celui qui dans la vie ne rapporte pas tout à lui, est un niais ou un fou.

ENCORE UNE HISTOIRE DE CE TEMPS-CI.

C'Était le 26 juillet 1830, à midi.

Un soleil brûlant inondait de ses flots les toits de la grande ville, et s'apprêtait à éclairer de ses rayons les combats qui devaient suivre et renverser ces fameuses ordonnances, monument écroulé des sottises

d'un parti que l'opinion publique réprouvait. Paris était calme, mais de cette tranquillité qui effraie, qui jette à l'ame je ne sais quel sentiment de douloureuse préoccupation. C'était le silence qui suit l'éclair et précède le tonnerre; ou bien encore celui du lutteur qui, avant de commencer un combat acharné, se replie en lui-même et concentre toutes ses forces.

Deux jeunes hommes se promenaient sous les arbres touffus du jardin des Tuileries, et, le *Moniteur* à la main, s'entretenaient de la grande nouvelle.

Tous deux paraissaient à peu près du même âge, vingt-cinq ans, mais les nuances de leur physionomie annonçaient des caractères tout à fait différens.

Celui qui tenait le journal à la main parlait avec chaleur à son compagnon de pro-

menade ; ses yeux brillaient d'un feu tout surnaturel, sa lèvre inférieure tremblait comme de colère, sa poitrine se soulevait avec violence.

— Quand je te le disais, Charles, quand je te disais que l'aveuglement les entraînerait à leur ruine, les fous ! ils ont cru jouer avec les croyances d'un peuple éclairé, et anéantir en un jour, d'un trait de plume, les effets de vingt années de révolutions et de gloire...

— De grace ! Jules, calme-toi, tes exclamations nous vont faire remarquer ; la police, ne le sais-tu pas, a partout des yeux et des oreilles.

— Eh ! que me fait à moi la police et ses argus ? crois tu maintenant que le temps n'est pas arrivé où il faut agir, opposer notre force à la leur, défendre jusqu'au

bout nos libertés d'hommes ? Crois-tu qu'il ne vaut pas mieux mourir sur la brèche que de nous laisser parquer comme de vils troupeaux par leur bon plaisir ? Non, Charles, non, maintenant le dé en est jeté ; arrière tous les moyens employés jusqu'ici, ils nous ont manqué. Eh bien ! d'autres nous serviront ; serrons-nous les uns près des autres, aiguisons nos épées, et écoute ce que je te prédis : bientôt, à la place de leur ignoble chiffon vendu à l'étranger, flotteront sur ce palais des couleurs plus glorieuses, que la France appelle à grands cris.

Charles l'avait écouté en silence, et de temps en temps, un sourire sardonique venait rider ses lèvres pendant la chaleureuse allocution de son ami. Alors il y eut un moment de silence, et puis, d'une voix basse et craintive, il dit :

— Je ne doute pas, mon cher, que la lutte ne doive s'engager prochainement; je prévois bien qu'elle sera terrible, et le résultat ne me paraît pas encore assez certain pour que je prenne parti pour l'un ou l'autre camp.

— Eh! que m'importe à moi le résultat, lorsque ma conscience me dit c'est là qu'est l'honneur, et c'est là qu'est la honte; choisis! ai-je à balancer un moment? Non, cent fois non; ma mort fût-elle certaine, je n'hésiterais pas. Vois-tu, de ce pas je te quitte; et je vais rassembler nos amis. Crois-moi; va, ils ont voulu museler le lion, eh bien! le lion les dévorera. Adieu.

Pauvre fou! murmura Charles, en le voyant s'éloigner, il ne sait ce qu'il fait;

mais, bah! il en faut comme cela. Et un sourire presque content vint contracter les coins de sa bouche.

II.

Jules Delcourt était un de ces hommes enthousiastes de liberté et de patriotisme, qui n'hésitent pas à mettre leur vie dans la balance pour le triomphe d'un principe; gens à l'ame fortement trempée, au cœur ferme, qui ne réfléchissent ni aux intérêts

matériels ni aux affections qui nous attachent à la vie lorsqu'il s'agit de leurs convictions ; gens comme il y en a malheureusement trop peu.

Marié depuis près de deux années à une femme charmante et sage qu'il avait prise par amour, il avait su, en utilisant ses talens pour la peinture, se former une existence agréable et modeste, qu'embellissait pour lui la naissance d'un fils que sa femme lui avait donné, il y avait un an écoulé à cette époque. Ce jour-là même, pour fêter l'anniversaire de l'entrée dans la vie de ce fils chéri, il avait invité à dîner quelques uns de ces amis dévoués comme il arrive quelquefois d'en trouver par le monde. Ces hommes, il en était sûr comme de lui-même, car il avait souvent mis leur amitié à l'épreuve pour les connaître entièrement ;

et il savait que dans la collision que les ordonnances de juillet avaient si follement provoquée, ses amis prendraient le même parti que lui.

En quittaut Charles, dont la froideur ne l'avait pas surpris, car il commençait à comprendre son caractère, il rentra chez lui, où sa femme berçait son fils sur ses genoux, en lui chantant une de ces mélopées que les mères ont si bien inventées. Il jeta à son arrivée un long regard sur le gracieux tableau qui s'offrait à sa vue; et puis, après avoir embrassé ces deux êtres qui lui étaient si chers, il s'assit, mit sa tête eutre ses deux mains, et resta enfoncé dans une profonde rêverie. Il cherchait dans son esprit comment il devait s'y prendre pour avertir sa femme sans l'effrayer des événemens qui se préparaient, et du rôle que

l'honneur lui ordonnait d'y jouer. Toute sa physionomie indiqnait si bien les impressions pénibles qui l'affectaient, que sa femme, effrayée, avait pris son fils dans ses bras et s'était placée derrière sa chaise, attendant avec anxiété qu'il lui apprît ce qui couvrait ainsi son front d'un nuage.

Lui, tout entier à ses pensées n'avait pas pris garde à ce mouvement, et lorsqu'il leva la tête pour annoncer à sa femme quelle résolution il avait prise, il se trouva face à face avec elle. Elle le regardait avec tant d'amour, son enfant lui tendait les bras avec tant de tendresse, qu'il ne put retenir une larme qui s'échappa de ses yeux; et puis, se remettant :

— Anna, dit-il, mon Anna, m'aimes-tu?

— Oh! méchant! si je t'aime!

— Eh bien! écoute, mon ange; arme-

toi de résolution, de courage, car il t'en faudra pour écouter ce que j'ai à t'apprendre. Alors il lui raconta le coup d'état du ministère, et le parti qu'il avait pris de se ranger du côté du peuple et de coopérer à la ruine du pouvoir.

Elle l'écoutait avec terreur, car elle connaissait son ame ardente et impétueuse; elle savait qu'une résolution une fois arrêtée dans son esprit, rien ne pouvait plus l'en arracher. Enfin, donnant un libre cours à ses larmes, elle s'écria :

— Mais malheureux, ils te tueront, et ton fils et moi, que deviendrons-nous?

— Calme-toi, mon Anna, ne crains rien; nous sommes forts, et eux, ils tremblent déja : leur audace les a effrayés.

— Mais leurs baïonnettes, leurs canons, ils tuent, ils tonnent.

— Enfant ! et nos bras, les bras du peuple, ils étouffent, ils écrasent; leurs canons, dis-tu ? en auront-ils assez pour pointer sur chacune de nos poitrines ? Calme-toi, te dis-je; le peuple est fort.

— Jules, pense à nous, au moins, qui t'aimons.

— Et l'honneur, Anna, ne parle-t-il pas haut et fort aussi?

— Oh! mon ami, que de maux je prévois ; que de sang coulera, que de cœurs d'homme cesseront de battre !

— Eh ! que fait la mort de quelques hommes si les masses profitent du résultat, si le châtiment qui s'apprête doit servir d'exemple à la folie des gouvernans, et rester dans l'histoire comme un monument éternel de la force d'une nation ?

— Au moins, promets-moi de ne pas ex-

poser trop témérairement ta vie, de la conserver pour nous, pour notre bonheur ; et les sanglots se pressaient, se heurtaient dans sa poitrine.

— Anna, je te le promets, car la vie que tu as créée pour moi a trop de charmes pour que j'aille la gaspiller en un jour ; je tâcherai de vivre encore, va.

Alors on apporta une lettre ; un de ses amis l'avertissait que la résistance se préparant de toutes parts, tous ceux qu'il avait invités à son dîner d'anniversaire ne pouvaient s'y rendre, qu'ils allaient passer le reste de la journée et la nuit à fabriquer des cartouches.

— Adieu, Anna, dit-il, je vais rejoindre nos amis ; il le faut : quand je te reverrai, la France sera libre et glorieuse ; adieu. Et il l'embrassa de nouveau.

Elle lui présenta son fils; alors Jules, le regard humide, l'embrassa sur le front, et, d'une voix altérée, il murmura :

— Oh! mon fils, je te bénis.

Il partit.

III.

Dépeindre les combats qui ensanglantèrent la ville pendant les trois journées serait chose tout à fait inutile, car nous avons tous assisté à cette grande bataille où les assaillans étaient partout; où chaque fenêtre

lançait la mort dans les rangs des soldats consternés; où tout était une arme, meubles, pavés, tuiles; où les citoyens, sans armes la veille, se virent le lendemain une armée innombrable qui n'avait qu'un cri de ralliement, la charte, qu'un cri d'espoir, la liberté.

Comme, le dernier jour, tous les cœurs étaient dans l'ivresse du triomphe! comme toutes les mains se pressaient avec émotion, en parlant de la vaste part de liberté que l'avenir nous réservait! La presse sera dégagée, disait-on, de toutes les entraves qu'apportait un gouvernement ennemi des lumières et de la civilisation, qui, si on l'eût laissé faire, nous eût menés petit à petit au bon temps où le droit de jambage, de cuissage, et autres jolies choses étaient en vigueur, pour la plus grande joie de nos

seigneurs et maîtres, et l'abaissement des rustres et des vilains.

La charte sera désormais une vérité, disait-on avec amour; on nous en va faire une toute neuve qui nous garantira désormais des escobarderies de tout pouvoir, quel qu'il soit, et jamais nos rues paisibles ne seront le théâtre des sanglans combats qui viennent de s'y livrer.

Et nos provinces du Rhin, nos frontières naturelles, dont les peuples nous tendent les bras, n'allons-nous pas les reconquérir? Nous n'avons pas d'armée, disent quelques uns; eh bien! chantez aujourd'hui dans les rues l'hymne sublime des Marseillais, et vous verrez demain.

Et tous ces peuples, alliés naturels de la France, anciens membres de la gande famille, Polonais, Belges, Italiens! imitez

notre exemple; comme vous serez aidés dans vos efforts! la France, si belle, si glorieuse maintenant, n'a-t-elle pas une surabondance de sève qui ne demande qu'à s'écouler dans la gloire, qui sympathise avec vous comme vous sympathisez avec elle?

Voilà ce que cria le peuple gardant encore ses barricades; et puis il se tut, rentra dans le repos, et se laissa conduire par ceux qu'il n'avait pas choisis pour le faire.

Tous ses espoirs sont-ils réalisés, maintenant que trois années ont passé sur nos têtes? oui, sans doute, à peu près.

La presse n'est-elle pas libre, sauf la prison et les amendes de vingt-deux mille francs pour les écrivains trop courageux?

La charte n'est-elle pas une vérité? n'a-t-elle pas été révisée à neuf dans une seule séance de la chambre élective? Il est vrai;

mais aussi, c'est si facile à faire, qu'une constitution. N'est-elle pas depuis juillet vierge de toute souillure? Sans doute, excepté la mise en état de siége, les tribunaux militaires établis pour distraire les citoyens de leurs juges naturels; mais c'est si peu de chose qu'il n'en faut pas parler, la charte est vierge.

Quant à nos provincee rhénanes on ne pouvait vraiment pas les reprendre. Vous sentez bien qu'il faut être ami avec la sainte alliance, elle est vieille et cacochyme maintenant, et notre jeune révolution doit respect à ses cheveux blancs.

Après ça on avait bien dit aux Polonais qu'ils ne périraient pas, mais comment diable aller les secourir? c'est trop loin. Les Belges qui voulaient être Français, n'était-ce pas impossible? c'est trop près. Pour les

Italiens, les aider, fi donc! un pays qui appartient au pape, allez-donc vous y faire mordre, et les foudres du Vatican, peste!..

Au reste, maintenant l'ordre règne à Varsovie, les Belges seraient très heureux avec leur nouveau roi sans l'entêtement de l'ancien, et les Italiens, Piémontais, etc., sont dans le paradis terrestre avec Charles Albert et le pape.

Ainsi vous voyez que tous nos espoirs sont réalisés et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais revenons à nos moutons, ou pour mieux dire à notre histoire.

Delcourt, pendant les trois journées, se montra constamment aux endroits les plus périlleux, aux lieux où le combat était le plus acharné. A la Grève, au Louvre, partout où le canon grondait, où le tocsin sonnait, où

la mitraille décimait les combattans, Jules, à la tête desplus acharnés, les encourageait de la voix et de l'exemple. Enfin à l'attaque du Louvre, au moment où les portes venaient d'être brisées, où les Suisses, poussés dans leurs derniers retranchemens, se retiraient en désordre, Jules le premier s'élance, mais une balle, la dernière de la journée, vient le frapper à la poitrine, il tombe, ferme les yeux et s'écrie : Anna! mon fils! liberté !...

Tous ses amis l'entourent et l'un d'eux, jeune docteur en médecine, qui n'avait pas quitté le combat, sonde la blessure et déclare qu'elle n'est pas mortelle. On enlève le blessé et on le porte à son domicile peu éloigné de ce lieu, pendant que quelques uns ont pris le devant pour avertir et rassurer sa femme.

La pauvre Anna avait passé les trois jour-

nées au milieu d'angoisses, de celles-là qui vieillissent en un jour plus que de longues, mais paisibles années. Les échos qui apportaient à ses oreilles le bruit des mitraillades. semblaient lui annoncer la mort de son mari. Oh ! si elle n'eût pas eu à veiller sur son fils, elle n'aurait pas hésité à se ranger parmi les combattans, elle eût pris le mousquet, et, aux côtés de son époux, elle eût veillé sur sa vie ; mais son titre de mère, titre trop peu compris du reste, lui imposait des devoirs, il fallait souffrir et rester.

Peindre ce qu'elle éprouva lorsqu'on vint déposer chez elle le corps sanglant de Jules, je ne l'essaierai pas ; il faudrait une plume plus éloquente que la mienne pour raconter ce conflit de douleurs qui peuvent en pareil cas torturer le cœur d'une femme aimante. Mais, maîtrisant l'effroi qu'elle res-

sentait, elle soulagea son ame en prodiguant à son mari les soins les plus assidus, et parvint, en veillant sur lui avec tout l'amour possible, à le sauver d'une mort imminente. Quinze jours après sa blessure, l'état de Jules n'inspirait plus aucune crainte, mais sa convalescence devait être longue, et demandait les plus grands ménagemens.

IV.

Charles Néon, celui que nous avons vu en commençant cette histoire se promenant avec Jules sous les marronniers touffus des Tuileries, était camarade de collége de ce dernier. Dès son enfance il s'était fait remarquer par ses calculs d'égoïsme, et s'était

profondément pénétré de cette vérité : que celui qui dans la vie ne rapporte pas tout à lui, est un niais ou un fou.

Ayant pris cette maxime pour base de sa conduite, il se regardait comme un centre auquel il devait apporter toutes ses affections, et qui devait profiter des labeurs de ceux qui, plus loyaux mais moins adroits que lui, pensaient au bonheur des masses avant de penser à eux-mêmes. Il regardait ceci comme d'autant plus licite, que voici son raisonnement à propos de la révolution de juillet : ces fous qui risquent leur vie sans aucun motif d'intérêt personnel, laisseront perdre la récompense qui leur est due, car, pourvu qu'ils aient le sentiment intime d'avoir bien fait, ils se trouveront heureux. Or, si je peux exploiter leurs œuvres à mon profit, serai-je condamnable ? non, sans

doute. S'il plaît à un millionnaire de jeter à la rue son or et ses billets de banque, ferai-je mal de les ramasser? non, car un autre en profiterait, autant que ce soit moi qu'un autre.

Dès lors, pour exploiter à son profit, comme il le disait si bien, les œuvres de ces enthousiastes de gloire, il résolut de se faire homme du lendemain; et l'expérience a bien prouvé que ceux-là seuls ont profité de la révolution qu'ils n'avaient pas faite, et pour vous assurer de la vérité de ce que j'avance ici, jetez les yeux autour de vous et jugez.

Parcourez l'armée, l'administration civile, et voyez combien peu de ceux qu'on nomme dérisoirement les héros de juillet ont conservé les places qu'ils avaient si bien gagnées. Aussi qu'est-il arrivé? c'est que

ces hommes, outrés de l'ingratitude d'un gouvernement qu'ils avaient élevé, ont voulu se venger; tous les moyens leur étaient favorables, et en juin, le canon des hommes du lendemain a fait crouler une entreprise follement conçue, sans motifs assez apparens pour parler à la multitude, qui ne s'émeut pas pour une offense personnelle à quelques uns.

Le 29 au soir, Charles, dans un costume complet de garde national, le fusil sur l'épaule, commença à parcourir Paris en tous sens; les Tuileries, vides alors d'ennemis et remplies de patriotes ivres du triomphe, furent le premier but de ses promenades : là, il rencontra plusieurs de ses camarades qui lui racontèrent le malheur de Jules, et le faible espoir qu'on avait de le sauver.

Charles plaignit son ami, et entre-

mêla à la conversation quelques paroles qui avaient rapport à ses actes de courage de la journée, sans toutefois s'appesantir trop sur ce point. En effet, il sentait que les actes de bravoure avaient été trop communs pendant ces journées pour qu'on pût remarquer les louanges qu'il se serait données.

Lorsque la nuit fut tout à fait tombée, il quitta ses amis et fut la passer dans le corps-de-garde improvisé dans son quartier, se distingua parmi les plus chauds patrouilleurs, et s'enrôla définitivement dans cette garde nationale qui rendit depuis de si grands services au gouvernement surgi des barricades.

Le lendemain il recommença ses promenades, et fut assez heureux pour rencontrer en son chemin le futur lieutenant-généra du royaume. A sa vue, il comprit que cet

homme avait un grand rôle à jouer dans la révolution accomplie ; il s'attacha à ses pas, lui servit d'escorte, le garda dans son palais, se présenta sans cesse à sa vue, s'en fit remarquer, inventa une ruse pour lui faire connaître son nom ; et, lorsque le nouveau gouvernement fut solide dans sa base, il pétitionna, sollicita, et, grace à son adresse, fut nommé à un poste éminent et lucratif.

Ce fut le premier marche-pied de sa forune ; aussitôt les honneurs, la considération commencèrent à pleuvoir dru comme grêle sur le nouveau parvenu, et la croix d'honneur, celle de juillet, lui parurent une juste récompense de ce qu'il avait fait pour la chose publique.

Cependant le pauvre Jules Delcourt, qui revenait doucement à la vie, grace aux soins

de sa bonne Anna, voyait avec mépris cette tourbe de solliciteurs qui se pressaient autour du pouvoir nouveau; meute affamée de places et d'honneurs, pour qui tout est là. En vain le sollicitait-on de faire valoir ses droits auprès de la commission des récompenses nationales, il refusait toujours.

— Non, disait-il, non, je n'irai pas mendier le salaire que j'ai si justement gagné; le gouvernement que j'ai aidé à établir saura me trouver et me récompenser, car les balles de mon fusil ont gravé mon nom sur les murs des Tuileries, et mon sang l'a inscrit sur les pavés de nos rues.

Au milieu de ces refus continuels le temps s'écoulait, et ses ressources diminuaient de jour en jour; la commission avait fini son travail, et sur la liste des décorés de juillet, son nom n'était pas inscrit. Alors il voulut

réclamer contre cet oubli; ce fut en vain, il était trop tard.

L'émotion qu'il en éprouva, jointe aux souffrances que lui causait sa blessure, à peine cicatrisée, déterminèrent une longue maladie à laquelle il devait succomber.

Anna, que son courage seul soutenait avait vendu pièce à pièce son modeste ménage, pour subvenir aux frais de cette maladie ; enfin, dénuée de tout, elle se décida à solliciter un secours de la commission. Après bien des lenteurs, on lui envoya cette aumône ; quand elle lui fut remise, elle ne la vit pas, absorbée qu'elle était dans sa douleur, Jules Delcourt venait de mourir !...

Si jamais vos pas vous conduisent au cimetière Montmartre, vous y verrez une fosse sans pierre tumulaire, sur laquelle on avait

planté deux drapeaux tricolores. Depuis long-temps la pluie les a pourris, le vent les a arrachés; les bâtons qui les soutenaient sont seuls debout, et personne ne pense, hélas! à les remplacer. Alors, lecteur, arrêtez-vous, jetez sur cette fosse une larme et un regret, car c'est celle de Delcourt.

Si vous passez aux Tuileries, vous verrez un homme qui marche le front haut, le jarret tendu, et qui porte à sa boutonnière deux croix sur une petite brochette d'or; si vous êtes garde national en faction, détournez la tête, ne portez pas les armes, car cet homme, c'est Charles Néon.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

